

NOTE TO USERS

This reproduction is the best copy available

UMI

PASCAL FILLION

**ÉTUDE DE L'UNIVERS DOMESTIQUE EN MILIEU BOURGEOIS CHEZ LES
ANGLOPHONES ET LES FRANCOPHONES DU QUÉBEC : LE CAS
JOURDAIN-FISET**

Mémoire
Présenté
À la Faculté des études supérieures
De l'Université Laval
Pour l'obtention
Du grade de maître ès arts (M .A.)

Département d'histoire
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL

NOVEMBRE 1998

© Pascal Fillion, 1998



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-38079-3

RÉSUMÉ

Notre étude porte sur le Fonds-Jourdain-Fiset, acquis en 1993 par le Musée de la civilisation, qui représente la presque totalité d'un univers domestique dans lequel ont évolué cinq générations de la famille Tourangeau-Fiset aux XIX^e et XX^e siècles. Son caractère exceptionnel découle surtout du fait que les objets qui composent le Fonds représentent des ensembles constitués qui sont, pour la grande majorité, en parfait état de conservation.

L'objectif de notre étude est de découvrir l'existence éventuelle d'un modèle d'organisation spécifique de la vie domestique de la famille Tourangeau-Fiset. L'analyse du Fonds devrait permettre de dégager des éléments permettant d'affirmer que l'organisation domestique suivait un modèle semblable à ce que l'on retrouve dans les maisons bourgeoises anglophones.

AVANT-PROPOS

Nous tenons à adresser nos sincères remerciements aux personnes et organismes qui ont contribué à la réalisation de cette étude.

Nous désirons avant tout remercier notre directrice de recherche, Mme Jocelyne Mathieu, pour sa précieuse aide, sa patience, son expérience prêtée si aimablement et sa généreuse contribution.

Nous remercions également le Musée de la civilisation ainsi que le CÉLAT pour leur soutien et leur collaboration.

Nous remercions les personnes suivantes pour leur aide apportée à différents niveaux :

Du Musée de la civilisation :

Monsieur Guy Toupin, conservateur et responsable du dossier Jourdain-Fiset

Monsieur Yves Bergeron, conservateur et coordonnateur à la gestion des collections

Monsieur Christian Denis, conservateur au service des collections

Du département d'histoire de l'Université Laval :

Monsieur Jean-Claude Dupont et Monsieur Jean Simard, professeurs d'ethnologie et de muséologie

De la Ville de Québec, division design et patrimoine:

Monsieur Jocelyn Beaulieu

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	I
TABLE DES MATIÈRES.....	II
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	V
INTRODUCTION.....	1
PROBLÉMATIQUE, HYPOTHÈSE ET OBJECTIFS.....	3
MÉTHODOLOGIE.....	5

CHAPITRE I : DES CARACTÉRISTIQUES DE LA BOURGEOISIE AU QUÉBEC

1.1 CONSTITUTION D'UNE BOURGEOISIE AU QUÉBEC : BALISES SPATIO-TEMPORELLES.....	9
1.2 LA BOURGEOISIE EN MILIEU URBAIN.....	12
1.2.1 LA BOURGEOISIE DE MONTRÉAL.....	14
1.2.2 LA BOURGEOISIE DE QUÉBEC.....	18
SYNTHÈSE.....	23

**CHAPITRE II : DESCRIPTION D'INTÉRIEURS
DOMESTIQUES ANGLOPHONES ET FRANCOPHONES: DEUX
ÉTUDES DE CAS**

2.1 INTÉRIEUR BOURGEOIS ANGLOPHONE :

LA MAISON MARSH.....	27
2.1.1 DISPOSITION DES PIÈCES ET DÉCORATION.....	27
2.1.2 ATTRIBUTION DES ESPACES.....	38
2.1.3 LES PIÈCES DE LA MAISON MARSH.....	40
2.1.3.1 LE HALL.....	40
2.1.3.2 SALON ET BOUDOIR.....	41
2.1.3.3 LA SALLE À MANGER.....	47
2.1.4 HYGIÈNE ET UNIVERS DOMESTIQUE.....	48

2.2 INTÉRIEUR BOURGEOIS FRANCOPHONE :

LA MAISON AMYOT.....	49
2.2.1 DISPOSITION DES PIÈCES ET DÉCORATION.....	51
2.2.2 LES PIÈCES DE LA MAISON AMYOT.....	58
2.2.2.1 LES SALONS.....	58
2.2.2.2 LA SALLE À MANGER.....	61
2.2.2.3 LE HALL.....	67
2.2.2.4 LA CHAMBRE DES MAÎTRES.....	67
2.2.2.5 LA CHAMBRE D'ENFANT.....	74
2.2.2.6 LA CHAMBRE D'INVITÉS.....	74
2.2.2.7 LA SALLE DE BAIN.....	75
SYNTHÈSE.....	78

CHAPITRE III : LE FONDS-JOURDAIN-FISET

3.1 ANALYSE DES COMPOSANTES DU FONDS.....	83
3.1.1 OBJETS RELIÉS AU SECTEUR ALIMENTAIRE.....	83
3.1.2 OBJETS RELIÉS À LA DÉCORATION.....	84
3.1.3 VOLUMES, CARTES D'INVITATION ET CARTES POSTALES.....	84
3.1.4 OBJETS PERSONNELS DIVERS.....	87
3.1.5 LE MOBILIER.....	88
 3.2 L'AMÉNAGEMENT INTÉRIEUR.....	 89
3.2.1 LE SALON.....	89
3.2.2 LE PETIT SALON.....	91
3.2.3 LA SALLE À MANGER.....	95
3.2.4 LA CHAMBRE À COUCHER.....	101
 CONCLUSION GÉNÉRALE.....	 105
BIBLIOGRAPHIE.....	109
 ANNEXE A : GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE	
TOURANGEAU-FISET	114
ANNEXE B : GLOSSAIRE	115

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Figure 1 : Plan du « Mille carré doré » (« Golden Square Mile ») à Montréal. Les cercles noirs correspondent à des demeures toujours existantes et les cercles blancs à des demeures aujourd’hui détruites. (*François Rémillard et Brian Merrett, Demeures bourgeoises de Montréal : le Mille carré doré. Montréal, Les Éditions du Méridien, 1986, p. 66*)..... p.15
- Figure 2 : Les faubourgs Saint-Louis et Saint-Jean. (*Saint-Jean-Baptiste : entre faubourg et centre-ville. Québec, Ville de Québec, 1988, p. 5*)..... p. 20
- Figure 3 : La maison Marsh, au 650, Grande-Allée est à Québec, vers 1950 (*Fonds-Mrs-D.-Marsh, Ville de Québec*)..... p. 28
- Figure 4 : Le hall de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs-D.-Marsh, Ville de Québec*)..... p. 30
- Figure 5 : Le hall de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs-D.-Marsh, Ville de Québec*)..... p. 31
- Figure 6 : L’escalier du hall de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs.-D.-Marsh, Ville de Québec*)..... p. 32
- Figure 7 : Le bureau de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs.-D.-Marsh, Ville de Québec*)..... p. 33

- Figure 8 : Le grand salon de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs.-D.-Marsh, Ville de Québec*)..... p. 34
- Figure 9 : Le boudoir de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs.-D.-Marsh, Ville de Québec*)..... p. 35
- Figure 10 : La salle à manger de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs.-D.-Marsh, Ville de Québec*)..... p. 36
- Figure 11 : Table et chaise de style néo-rococo. (*John R. Porter. Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, p. 249 et 297*)..... p. 45
- Figure 12 : La maison Amyot, au 850, rue Marguerite-Bourgeois à Québec, vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 50
- Figure 13 : Le hall de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 52
- Figure 14 : Le petit salon de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 54
- Figure 15 : Le hall de la maison Lyman à Montréal vers 1888 (*Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal, archives du Fonds-Notman*)..... p. 55
- Figure 16 : Le hall de la maison Hague à Montréal vers 1890 (*Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal, archives du Fonds-Notman*)..... p. 56
- Figure 17 : Le salon de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 57

- Figure 18 : Le boudoir de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 59
- Figure 19 : La salle à manger de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 62
- Figure 20 : Exemples de portes-manteaux. (*John R. Porter. Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, p. 126-127*)..... p. 68
- Figure 21 : La chambre des maîtres de la maison Amyot (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 69
- Figure 22 : La chambre d'enfant de la maison Amyot (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 70
- Figure 23 : La chambre d'invités de la maison Amyot (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 71
- Figure 24 : La salle de bain de la maison Amyot (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)..... p. 76
- Figure 25 : La maison de la famille Tourangeau-Fiset au 100, rue Saint-Jean vers 1895 (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 81
- Figure 26 : La maison de la famille Tourangeau-Fiset au 52, rue Saint-Louis en 1910 (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 82

- Figure 27 : Le salon de la maison Tourangeau-Fiset au 100, rue Saint-Jean vers 1895 (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 90
- Figure 28 : Canapé de style empire, attribué au manufacturier de meubles Philippe Vallière (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 92
- Figure 29 : Le petit salon de la maison Tourangeau-Fiset au 100, rue Saint-Jean vers 1895 (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 93
- Figure 30 : Canapé de style empire, attribué au manufacturier de meubles Philippe Vallière (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 92
- Figure 31 : La salle à manger de la maison Tourangeau-Fiset au 100, rue Saint-Jean vers 1895 (*Fonds Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 96
- Figure 32 : Bouilloire sur brûleur d'origine anglaise fabriquée vers 1850 par Hawksworth Eyre & Co. Sheffield (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 99
- Figure 33 : Pichet à eau en argent (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 100
- Figure 34 : Porte-carafe à liqueurs en argent (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 100
- Figure 35 : La chambre à coucher de la famille Tourangeau-Fiset (*Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 102
- Figure 36 : Lit « carriole » à deux place de style empire et néo-rococo fabriqué entre 1840 et 1850 (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*).p. 103

Figure 37 : Chevet de pied de lit orné d'un castor (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 103

Figure 38 : Commode à miroir (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)..... p. 104

INTRODUCTION

Le Fonds-Jourdain-Fiset appartient depuis 1993 au Musée de la civilisation qui l'a acquis par donation. Par la diversité des objets qui le composent, le Fonds, qui comprend en tout plus de 1820 pièces, vient compléter plusieurs grands secteurs de la collection du musée. On peut noter la présence d'un mobilier complet, de style principalement néo-rococo, datant de la fin du XIX^e siècle ainsi qu'une collection fort intéressante de livres anciens qui représente tout près de 560 pièces et qui fournit bon nombre renseignements et d'indications concernant la vie bourgeoise aux XIX^e et XX^e siècles. On y retrouve également plus de 700 objets divers, ayant appartenu à la famille Tourangeau-Fiset¹, qui concernent la vie domestique et qui sont reliés notamment au secteur alimentaire, à la décoration ainsi qu'aux soins personnels. La donation inclus en outre des documents relatifs à la gestion des biens familiaux, des cartons d'invitation datant pour la plupart du XIX^e siècle et plus de 150 cartes postales. L'intérêt du Fonds-Jourdain-Fiset provient du fait qu'elle représente la globalité d'un univers domestique bourgeois francophone au tournant du siècle. Son caractère exceptionnel découle surtout du fait que les objets qui composent le Fonds représentent des ensembles constitués qui sont, pour la grande majorité, en parfait état de conservation.

¹ Jourdain Fiset est le nom du donateur du Fonds. Tourangeau Fiset est le nom de la famille qui a évolué dans cet univers domestique, au 100, rue Saint-Jean, à Québec, entre 1770 et 1929. La généalogie de la famille est présentée en annexe A.

L'étude d'une famille bourgeoise francophone² québécoise dans une perspective ethnologique présente un caractère intéressant du fait qu'il s'agit d'un phénomène très peu étudié comparativement à ce qui s'est fait sur la bourgeoisie anglophone. La bourgeoisie francophone aurait toujours été présente au Québec, quoique minoritaire par rapport à la bourgeoisie anglophone qui jouissait d'un certain prestige, mais aurait semblé rarissime et peu valorisée. On retrouve tout de même quelques études portant sur l'univers domestique de familles canadiennes-françaises vivant au Québec, notamment la famille seigneuriale des Taschereau de Sainte-Marie de Beauce et la famille Chapais de St-Denis de Kamouraska³, mais ce n'est rien de comparable aux analyses et aux études concernant la bourgeoisie anglophone québécoise. L'ouvrage de François Rémillard et de Brian Merrett⁴, par exemple, est entièrement consacré à la bourgeoisie anglophone de Montréal. En outre, certains univers domestiques anglophones sont fort bien documentés et sont même, dans certains cas, mis en valeur. Pensons à la maison Stuart-Henry à Québec ou à la somptueuse résidence montréalaise de Ravenscrag⁵, pour ne citer que celles-là. Mentionnons également que bon nombre d'études ayant pour thème la société bourgeoise visent davantage une perspective économique et quantitative. C'est le cas, par exemple, des travaux de Jean-Pierre Kesteman⁶ et de Jorge Niosi⁷. Les travaux portant spécifiquement sur la bourgeoisie québécoise et s'inscrivant

² John R. Porter, dans son ouvrage *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*, utilise le concept de bourgeoisie francophone en référence à la bourgeoisie de langue et de culture françaises, vivant principalement en France et au Canada français au cours de la période victorienne. De même, il utilise celui de bourgeoisie anglophone en référence à la bourgeoisie de langue et de culture anglo-saxonnes, vivant surtout en Grande-Bretagne, aux États-Unis, au Canada anglais et au Québec à la même époque.

³ John R. Porter. *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, pp. 249-295.

⁴ François Rémillard et Brian Merrett. *Demeures bourgeoises de Montréal. Le Mille carré doré 1850-1930*. Montréal, Les Éditions du Méridien, 1986.

⁵ John R. Porter. *op. cit.*, p. 49.

⁶ Jean-Pierre Kesteman. *Une bourgeoisie et son espace : industrialisation et développement du capitalisme dans le district de St-François, Québec, 1823-1879*. Thèse de doctorat, Sainte-Foy, Université du Québec, 1987.

⁷ Jorge Niosi. *La bourgeoisie canadienne : la formation et le développement d'une classe dominante*. Montréal, Boréal Express, 1981.

dans une perspective sociologique, ethnologique ou en rapport avec la culture matérielle sont peu nombreux.

L'étude du Fonds-Jourdain-Fiset vient, en ce sens, accroître les connaissances en ce qui concerne la composition de l'univers domestique et, conséquemment, contribue à donner de bonnes indications sur le mode de vie de la bourgeoisie francophone au Québec. Ce projet de recherche favorise également la connaissance et la diffusion des éléments intéressants concernant le patrimoine matériel et culturel du Québec.

Problématique de recherche

L'objectif de notre étude est de découvrir l'existence éventuelle d'un modèle d'organisation spécifique de la vie domestique de la famille Tourangeau-Fiset. L'étude du Fonds devrait permettre de dégager des éléments permettant d'affirmer que l'organisation domestique suivait un modèle semblable à ce que l'on retrouve dans les maisons bourgeoises anglophones. Nous tenons cependant à signaler que l'objectif de ce travail ne vise aucunement à dresser un portrait global et exhaustif de la bourgeoisie québécoise. Notre but n'est pas d'appliquer et de généraliser les caractéristiques de la bourgeoisie à l'ensemble des familles bourgeoises, mais bien d'effectuer des études de cas afin d'en faire ressortir certaines similitudes ou dissemblances.

Notre hypothèse tend à démontrer que le mode de vie qui prévalait au sein de la famille Tourangeau-Fiset était basé sur un modèle d'organisation que nous

pourrions qualifier de "mixte". En effet, en s'appuyant sur les travaux de John R. Porter, il peut être possible de démontrer que l'organisation domestique de cette famille n'était ni basée sur un modèle anglophone, ni sur un modèle francophone, mais plutôt mélangeait les deux. Comme le souligne Porter, l'étude de la bourgeoisie de l'époque victorienne peut faire ressortir clairement la spécificité de l'univers domestique québécois qui se caractérise par une dualité omniprésente entre le monde anglophone et le monde francophone.

La justification de notre hypothèse de recherche est basée sur le fait que plusieurs éléments qui composent l'essentiel de Fonds-Jourdain-Fiset présentent une ambivalence constante entre les univers anglophone et francophone. Par exemple, la disposition du mobilier au sein de plusieurs des pièces de la demeure ressemble davantage ce que l'on retrouve chez la bourgeoisie anglaise et américaine. Ainsi, l'aménagement de la chambre des maîtres correspond au modèle anglais, caractérisé entre autres par un lit placé la tête contre le mur et un ameublement comprenant une table de chevet, une commode à miroir et un lave-main. Par contre, d'autres objets, c'est le cas de la presque totalité de la collection de livres issue du Fonds, évoquent indubitablement la culture française et canadienne-française. La dualité entre les mondes anglophone et francophone peut apparaître également au niveau de la sociabilité de la famille Tourangeau-Fiset. Par exemple, les cartons d'invitation issus du Fonds témoignent du fait que les membres de la famille auxquels ils s'adressaient fréquentaient autant les milieux bourgeois francophones qu'anglophones. En effet, on y voit notamment une invitation à une soirée donnée par le Consul-Général de France, une réception donnée en l'honneur du Gouverneur Général du Canada et une autre donnée en l'honneur de personnalités politiques de la Colombie-Britannique.

Méthodologie

Dès le départ et afin de rencontrer les objectifs de notre recherche, il nous faut connaître le mode de vie de la bourgeoisie francophone et de la bourgeoisie anglophone afin d'être en mesure de dégager un modèle d'organisation domestique au sein de la famille Tourangeau-Fiset. Pour y parvenir, nous avons eu recours à différentes sources.

La collecte des données a été effectuée à l'aide de divers ouvrages portant sur certains aspects de l'univers domestique bourgeois, plus spécifiquement sur l'architecture domestique, le mobilier et le mode de vie victorien. Nous avons notamment considéré l'ouvrage capital de John R. Porter *Un art de vivre* (1993), cité plus haut, dans lequel est développée l'idée d'une culture bourgeoise québécoise. Nous avons également fait bon usage des données précieuses concernant le mobilier et l'architecture de la bourgeoisie de l'époque victorienne qui sont traitées dans les ouvrages de Rémillard et Merrett⁸, Witold Rybczynski⁹, ainsi que dans quelques numéros du périodique *Continuité*, notamment dans le numéro 38 intitulé *Splendeur du mobilier victorien* dans lequel on retrouve d'excellents articles de Jean-Pierre Labiau¹⁰, Didier Prioul¹¹ et Georges-Pierre Léonidoff. Nous avons en outre consulté des ouvrages complémentaires traitant de l'étiquette et du

⁸ François Rémillard et Brian Merrett. *op. cit.*

⁹ Witold Rybczynski. *Le confort*. Montréal, Éditions du Roseau, 1989.

¹⁰ Georges-Pierre Léonidoff et Jean-Pierre Labiau. *Un mobilier sous influence*. *Continuité*, numéro 38, hiver 1988, pp. 26-29.

¹¹ Didier Prioul et Georges-Pierre Léonidoff. *Décors victoriens*. *Continuité*, numéro 38, hiver 1988, pp. 22-25.

savoir-vivre, comme ceux de Evelyn Bolduc¹², la Baronne Staff¹³ et Ermance Dufaux de la Jonchère¹⁴, dans le but de faire le lien entre certains aspects du mode de vie bourgeois et l'aménagement de l'univers domestique.

Le Fonds-Jourdain-Fiset constitue la source essentielle de l'étude. Il nous a permis de procéder à une collecte des données visant une étude formelle, synthétique des objets, dans le but de soutirer des informations sur la vie domestique et sociale de la famille Tourangeau-Fiset. Nous avons également réalisé une analyse iconographique à partir des photographies de l'intérieur de la demeure, permettant ainsi de prendre connaissance de l'ameublement placé dans son contexte.

En somme, les sources que nous avons privilégié pour l'élaboration de notre travail se limitent essentiellement à des ouvrages bibliographiques et au Fonds-Jourdain-Fiset. Nous n'avons pas considéré les sources orales, du fait que le cadre de cette étude correspond à une époque relativement lointaine, c'est-à-dire la fin du XIX^e siècle et le tout début du XX^e siècle, et que la recherche de témoins vivants ayant évolué dans un environnement bourgeois à cette même époque nous apparaissait comme une entreprise plutôt laborieuse. Nous avons donc privilégié l'analyse iconographique qui, même si elle présentait une vision statique des choses, nous offrait l'opportunité de prendre connaissance de l'aménagement intérieur de la demeure bourgeoise dans son intégrité.

¹² Evelyn Bolduc. *Manuel de l'étiquette courante parmi la bonne société*. Québec, La Librairie de l'Action Catholique, 1941.

¹³ baronne Staffe. *Usages du monde. Règles de savoir-vivre dans la Société moderne*. Paris, Victor-Havard, 1893.

¹⁴ Ermance Dufaux de la Jonchère. *Le savoir-vivre dans la vie ordinaire et dans les cérémonies civiles et religieuses*. Paris, Librairie Garnier Frères, 1883

Nous avons effectué l'analyse du Fonds selon une approche dite « fonctionnelle », un peu à la manière de André Leroi-Gourhan et de sa méthode des degrés du fait. Selon Leroi-Gourhan, la fonction correspond au premier degré qui mène à la compréhension d'un fait. Elle correspond également au premier élément que l'on doit considérer dans l'élaboration d'une classification visant à ordonner et catégoriser les faits. Ainsi, nous avons effectué la description des diverses composantes de la demeure en les regroupant selon leurs fonctions spécifiques: les salons et boudoirs, la salle à manger et les chambres à coucher. L'étude de ces différentes pièces a permis d'obtenir une vision globale de l'univers domestique, rendant ainsi possible une certaine reconstitution de la vie quotidienne dans la maison. Nous avons en outre analysé l'aménagement de ces mêmes pièces. La vie de la bourgeoisie est fortement ritualisée et les règles de savoir-vivre sont strictes. Ces éléments transparaissent dans l'aménagement du mobilier et des différents objets de la vie domestique. L'ensemble des activités, l'ensemble des comportements et les règles de bienséance n'étant pas toujours les mêmes du côté anglophone et du côté francophone, l'étude de l'aménagement devrait donc conduire à la découverte d'éléments significatifs quant à la nature et à la spécificité du mode de vie adopté par la famille Tourangeau-Fiset.

Pour la réalisation de cette étude, nous avons divisé notre travail en trois chapitres abordant chacun un grand thème.

Un premier chapitre vise à esquisser quelques traits de la bourgeoisie au Québec dans une perspective spatio-temporelle. Nous mettons d'abord en relief le contexte de constitution d'une bourgeoisie québécoise pour ensuite présenter différents caractéristiques de la bourgeoisie en milieu urbain, en insistant davantage

sur les grands centres urbains que sont les villes de Québec et de Montréal. Nous estimons que les milieux bourgeois de ces deux grandes villes diffèrent légèrement non seulement sous un angle démographique, mais aussi, et surtout, sur les plans social et historique.

Nous présentons, dans un deuxième chapitre, certaines caractéristiques spécifiques se rattachant au mode de vie de chacun des deux milieux bourgeois anglophones et francophones. Notre objectif est de mettre en relief des éléments permettant de différencier leur mode de vie et leur univers domestique respectifs. Il nous faut, en effet, être en mesure d'isoler les éléments spécifiques de ces deux milieux afin de rencontrer les objectifs de notre recherche qui sont, rappelons-le, de dégager au sein du Fonds-Jourdain-Fiset des éléments faisant apparaître un modèle d'organisation au niveau du mode de vie basé sur un mélange des caractéristiques associé à la bourgeoisie anglophone et à la bourgeoisie francophone. Pour ce faire, nous présentons deux études de cas. Nous décrivons dans un premier temps un univers domestique anglophone, celui de la maison Marsh. Dans la deuxième partie du chapitre, nous nous attardons à un univers domestique francophone, celui de la maison Amyot. Les raisons qui ont motivé le choix de ces deux intérieurs sont décrites au deuxième chapitre.

Enfin, un troisième et dernier chapitre est consacré, dans un premier temps, à la description des objets composant le Fonds-Jourdain-Fiset. Ces objets sont répartis en trois catégories: le mobilier, les objets domestiques ainsi que les photographies et les archives familiales. Il s'agit d'une étape importante puisque ces objets sont les témoins directs d'un mode de vie. Dans un deuxième temps, nous faisons la description de l'intérieur de la maison Jourdain-Fiset et nous effectuons l'analyse de l'aménagement, c'est-à-dire que nous mettons les éléments composant le Fonds dans leur contexte, notamment grâce aux photographies, dans le but de découvrir des indices susceptibles de révéler quelques facettes du mode de vie.

CHAPITRE I

Des caractéristiques de la bourgeoisie au Québec

1.1 Constitution d'une bourgeoisie au Québec: balises spatio-temporelles

Il convient de faire précéder cette étude portant sur l'intérieur domestique d'une famille bourgeoise francophone d'un bref exposé permettant de mieux situer, dans l'espace et dans le temps, la constitution d'une bourgeoisie au Québec. Cet exposé permettra de faire le lien avec l'autre partie de ce premier chapitre qui porte sur la bourgeoisie en milieu urbain.

Il existe une thèse selon laquelle une bourgeoisie canadienne-française se serait épanouie en Nouvelle-France avant 1760. Selon Jean Hamelin, les origines de cette bourgeoisie remonteraient à la formation de la Compagnie des Habitants en 1645; la conquête aurait marqué sa décadence et une partie de cette bourgeoisie aurait alors émigré en France et l'autre aurait disparu, sans doute morte d'asphyxie¹⁵. Cette thèse est cependant contestable à plusieurs égards, selon l'auteur lui-même. En effet, le faible taux d'immigration avant 1760, l'absence d'immigrants cossus, les modalités du commerce de la colonie, les relations avec la métropole et la guerre, tous ces éléments auraient grandement défavorisé l'épanouissement d'une bourgeoisie canadienne-française. Car, comme le souligne Hamelin, une bourgeoisie ne pousse pas comme un champignon: « elle se noyauté,

¹⁵ Jean Hamelin. *Économie et société en Nouvelle-France*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1968, p. 127.

se fortifie, s'étend et s'épanouit avec la succession des années, dans un climat nourri de traditions commerciales et industrielles, dans un milieu enrichi par l'apport de capitaux de père en fils, par l'accumulation de capitaux provoquée par l'exploitation d'entreprises rentables. »¹⁶ En somme, il semble que l'on ne puisse parler d'une bourgeoisie francophone durant la période française en Nouvelle-France.

Ce serait donc plutôt, aux dires de John R. Porter¹⁷, au cours du dix-neuvième siècle que l'on aurait assisté, au Québec, à l'ascension d'une bourgeoisie bien implantée dominée par une population marchande anglophone. Cette ascension fut favorisée par l'expansion économique des années 1850-1914, période caractérisée entre autres par l'amélioration constante des moyens de communication tels que le chemin de fer, le télégraphe et l'exploitation des voies maritimes qui favorisent l'essor de l'industrialisation. Cette dernière a soutenu le développement du Québec et « les bénéfices reviennent d'abord à la grande bourgeoisie montréalaise, principalement anglo-saxonne et protestante. Celle-ci dispose des principaux leviers économiques du pays. »¹⁸ Les grandes familles de la bourgeoisie québécoise anglophone, comme les McGill, les Molson, les Allan et les Ogilvie scellent des alliances matrimoniales ou de marché qui leur permettent de diversifier leurs intérêts dans les secteurs commercial, bancaire, ferroviaire, industriel et foncier. Les Canadiens-français, pour leur part, sont au cours de cette période davantage reliés à des occupations plus modestes. On les retrouve dans les tanneries, les cordonnneries, les moulins, les scieries, les manufactures et les grands magasins. Certains d'entre eux constituent toutefois ce qu'il convient d'appeler la petite bourgeoisie.

¹⁶ *Ibid.*, p. 129.

¹⁷ John R. Porter. *Un art de vivre: le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993.

¹⁸ *Ibid.*, p. 39.

Il s'agit majoritairement de notables et de petits commerçants qui entretiennent des liens étroits avec le clergé catholique.

À la lumière des éléments amenés ci-haut, il convient d'effectuer un constat intéressant. Au Québec, il a existé une différence fondamentale entre la bourgeoisie anglophone et la bourgeoisie francophone. En effet, la première a longtemps été constituée majoritairement de marchands et d'industriels formant une élite économique. Les travaux de Réal Brisson¹⁹ montrent qu'en 1822, les neuf membres qui composent la Chambre de commerce de Québec sont de langue anglaise. De même, d'après une étude sociologique réalisée par John Porter²⁰ en 1955 et portant sur les caractéristiques de l'élite économique du Canada pour les années 1948-1950, on constate que les Canadiens-français ne représentent que 6,7% de ce groupe, même si les francophones forment près de 30% de la population canadienne. La bourgeoisie francophone, au lieu de s'épanouir à travers les divers secteurs économiques, a plutôt misé sur les professions libérales pour accéder aux rangs de l'élite. Les explications les plus fréquemment avancées pour interpréter ce fait mettent l'accent sur la culture et les mentalités. Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard²¹ mettent en cause le contrôle de l'éducation par le clergé et le genre de formation donnée dans les collèges classiques. Les idéologies véhiculées auraient eu pour effet de dévaloriser le secteur des affaires. Selon eux, « le prestige considérable dont jouissent les avocats, les notaires, les médecins et les prêtres aurait détourné les jeunes gens des carrières économiques. »²² Les historiens Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet, pour leur part, mettent en cause le retard historique accumulé par la bourgeoisie canadienne-française. Après la conquête britannique de 1760, une bourgeoisie anglo-

¹⁹ Réal Brisson. *L'organisation sociale à Place-Royale (1820-1860)*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, Gouvernement du Québec, 1990.

²⁰ Ne pas confondre avec John R. Porter.

²¹ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Le Québec depuis 1930*. Montréal, Boréal, 1986.

²² *Ibid.*, p. 277.

phone, avec l'aide de la métropole, aurait rapidement pris le contrôle des grands secteurs de l'économie et pu accumuler un capital important. « Il serait dès lors devenu très difficile pour les hommes d'affaires canadiens-français de rattraper cette avance. L'évolution politique ultérieure, avec la mise en minorité des Canadiens-français dans un état canadien dominé par les anglophones, aurait contribué à perpétuer cette situation. »²³ Comme nous le constaterons dans la suite de ce chapitre, la bourgeoisie anglophone, caractérisée entre autres par ses activités commerciales, s'implantera plutôt à Montréal, centre économique d'importance, tandis que la bourgeoisie francophone privilégiera davantage la ville de Québec du fait qu'on y retrouve une partie importante de l'appareil gouvernemental. Comme l'a d'ailleurs souligné Christine Veilleux dans sa thèse *Les gens de justice à Québec* (1990), la bourgeoisie de Québec est composée d'un nombre élevé de gens issus de professions libérales, en particulier de juges, d'avocats, de notaires et de médecins. Georges Bervin²⁴ abonde dans le même sens, en ajoutant que le mode de vie de ces membres de professions libérales illustre bien la situation matérielle des classes aisées de Québec au dix-neuvième siècle.

1.2 La bourgeoisie en milieu urbain

La révolution industrielle de la fin du dix-neuvième siècle eut, entre autres, comme conséquence, de diriger une grande partie de la population vers les grands centres urbains, en particulier Québec et Montréal. L'immigration, britannique surtout, qui connaît une croissance fulgurante au Québec durant tout le dix-neuvième siècle ainsi qu'un exode rural massif, qui s'explique entre autres par le piètre rendement des activités agricoles, favoriseront le développement des grandes

²³ Paul-André Linteau, *op. cit.*, p. 276.

²⁴ George Bervin. *La vie bourgeoise au siècle dernier*. Cap-aux-diamants, vol. 1, n° 4, 1985, p. 15

villes. Entre 1871 et 1901, la proportion des Québécois qui vivent en milieu urbain passe de 20% à 36%²⁵ et cette urbanisation se poursuivra de façon rapide jusqu'au milieu des années 1920. À ce titre, les bourgeois ne font pas exception. Ils s'implantent dans les milieux urbains, là où le commerce et les activités économiques se développent et se diversifient. Tout de même, comme le souligne Bervin²⁶, un certain nombre de gens bourgeois ont gardé un pied à la campagne, ou du moins, en périphérie des grandes villes où ils sont propriétaires d'une résidence secondaire. Cela leur permet de s'approvisionner facilement en légumes frais, en volailles, en foin pour les chevaux et en bois de chauffage. À Québec, des résidences secondaires ont été recensées, situées pour la plupart à Charlesbourg, l'île d'Orléans et L'Ancienne-Lorette.

Même si ce chapitre porte essentiellement sur la bourgeoisie en milieu urbain, on doit prendre note de la présence d'une bourgeoisie en milieu rural. Dans la région de la Beauce, par exemple, on retrouvait la famille De Léry qui habitait la seigneurie du même nom ainsi que la famille Taschereau de Sainte-Marie de Beauce. John R. Porter fait également mention de la famille Chapais de Saint-Denis de Kamouraska. Aussi, certaines localités du Québec ont vu se développer une bourgeoisie anglophone liée très souvent au secteur industriel et à laquelle succéda plus tard une bourgeoisie francophone. Ce fut le cas, par exemple de Chicoutimi et Shawinigan ainsi que de la ville de La Tuque où, au début du XX^e siècle, la famille Brown contribua au développement de l'industrie papetière²⁷, ce qui, conséquemment, favorisa une augmentation substantielle de la population, jetant ainsi les bases menant à l'implantation d'une bourgeoisie francophone.

²⁵ Louise Charpentier, René Durocher, Christian Laville et Paul-André Linteau. *Nouvelle histoire du Québec et du Canada*. Montréal, Boréal Express, 1985.

²⁶ Georges Bervin, *op. cit.*, p. 18.

²⁷ Lise Cyr. *Un quartier résidentiel de compagnie papetière : la rue Beckler à La Tuque*. Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1991.

1.2.1 La bourgeoisie de Montréal

La ville de Montréal, de par son statut centré sur les échanges commerciaux et parce qu'elle a constitué, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, le « camp de base pour la colonisation et l'exploitation des richesses des nouveaux espaces situés à l'ouest du Québec »²⁸, a depuis longtemps été habitée par un certain nombre de familles bourgeoises, anglophones pour la plupart. On peut citer, à titre d'exemple, la famille de Sir Hugh Andrew Allan, qui habita la somptueuse résidence Ravenscrag ou encore les familles commerçantes célèbres comme les Ogilvie et les Molson. Pendant longtemps, il n'a pas existé de véritable regroupement de ces familles dans un secteur donné de la ville. Il a fallu attendre le milieu du dix-neuvième siècle²⁹ avant que naisse un véritable quartier bourgeois qu'on a surnommé le « Mille carré doré » (en anglais, "Golden Square Mile") (fig. 1), délimité à l'ouest par l'avenue Atwater, à l'est, par la rue de Bleury et l'avenue du Parc, au nord, par le mont Royal et au sud, par la rue de la Gauchetière. L'industrialisation et l'augmentation fulgurante de la population, amorcées aux alentours de 1850, ont presque forcé ceux qui en avaient les moyens à s'éloigner des secteurs en plein développement et à se regrouper dans un secteur protégé par l'invasion industrielle. Le « Mille carré doré » a été, entre 1850 et 1930, « le quartier résidentiel regroupant les demeures des plus influentes et des plus riches familles canadiennes. »³⁰

²⁸ François Rémillard et Bran Merritt. *Demeures bourgeoises de Montréal: le Mille carré doré (1850-1930)*. Montréal, Boréal, 1986, p. 18.

²⁹ Cette idée qu'un quartier puisse être aménagé en exclusivité par et pour une certaine classe sociale était relativement nouvelle. À la fin du XVII^e siècle, seule Paris possédait un véritable quartier bourgeois, le "Marais", qui a attiré les Parisiens fortunés, bourgeois et aristocrates loin des misères et de l'entassement du centre de la ville.

³⁰ *Ibid.*, p. 16.

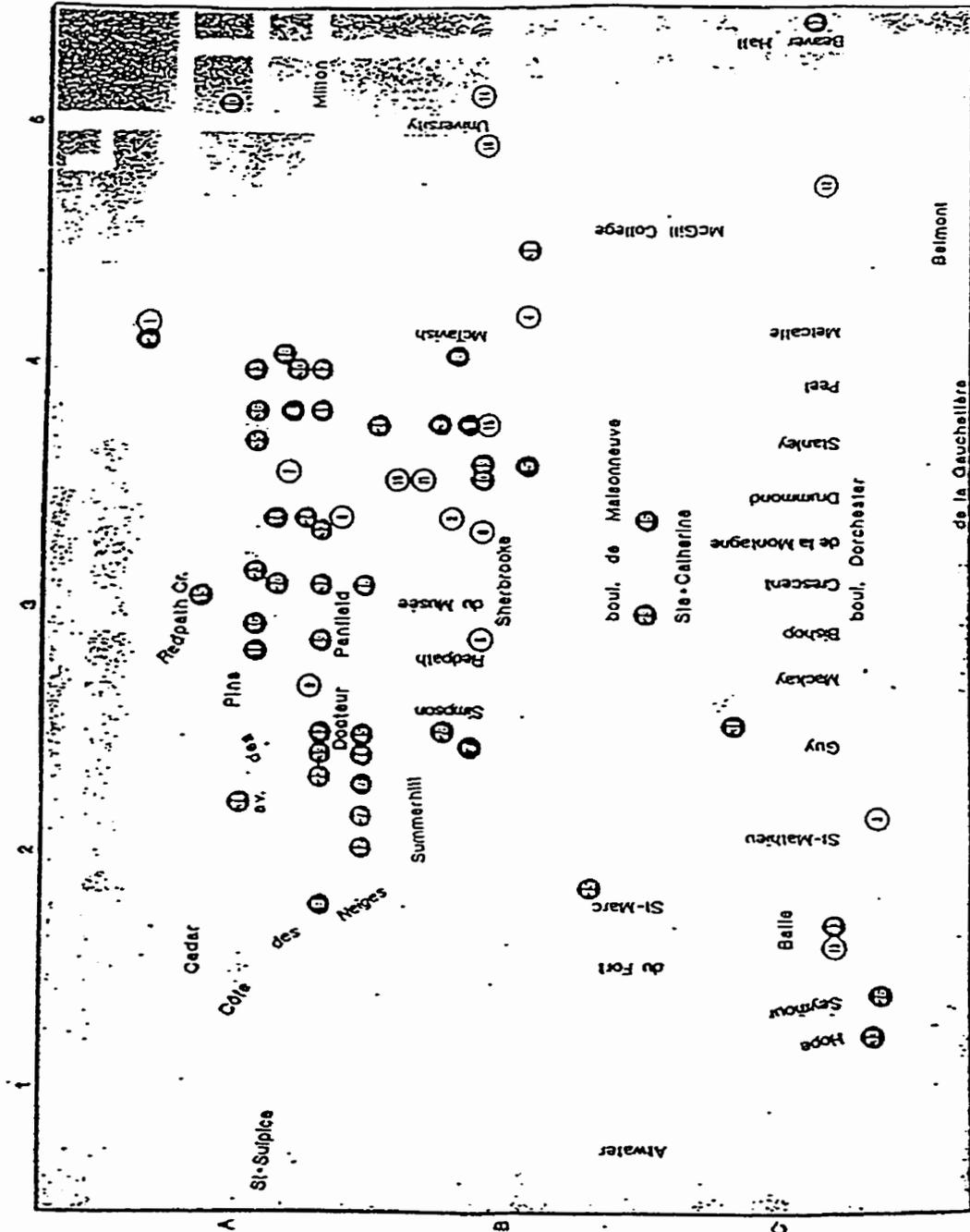


Figure 1 : Plan du « Mille carré doré » (« Golden Square Mile ») à Montréal. Les cercles noirs correspondent à des demeures toujours existantes et les cercles blancs à des demeures aujourd'hui détruites. (François Rémillard et Brian Merrett, *Demeures bourgeoises de Montréal : le Mille carré doré*. Montréal, Les Éditions du Méridien, 1986, p. 66)

À son apogée, soit vers 1900, le « Mille carré doré » regroupait plus de 75% des résidences appartenant à des millionnaires du Canada. On estime, en outre, que près de 70% des richesses du pays étaient entre les mains des habitants de ce quartier de Montréal. Cette bourgeoisie, essentiellement anglophone et d'origine majoritairement écossaise, a assuré sa suprématie sur le commerce canadien pendant une centaine d'années. Elle n'était cependant pas la seule à se manifester à Montréal. Il existait depuis longtemps un groupe de bourgeois francophones réparti un peu partout à l'extérieur du « Mille carré doré » qui n'avait pas l'envergure du groupe de l'intérieur, mais qui tout de même assurait une concurrence égale au niveau régional. En faisant la moyenne de la répartition ethnique de la bourgeoisie du « Mille carré » entre 1850 et 1930, on découvre qu'elle était composée à 85% d'Anglo-Saxons (environ 70% d'Écossais, 15% d'Anglais, 10% d'Américains, 5% d'Irlandais), à 10% de Canadiens d'origine française et à 5% de bourgeois d'autres ethnies (Allemands, Juifs, Italiens, Belges)³¹.

Selon Rémillard et Merrett, la bourgeoisie du « Mille carré doré » était la plus influente de l'Empire britannique hors du Royaume-Uni. Ses membres ont toujours entretenu des liens étroits avec l'Europe, en particulier avec la Grande-Bretagne, d'où ils arrivaient pour la plupart, ainsi qu'avec la France, alors le nec plus ultra en matière de raffinement et de bon goût. Il semble que le « Mille carré » ait atteint un degré de raffinement inégalé au Canada, avec ses nombreux clubs très sélects, ses équipes sportives, les célèbres collections de tableaux de certains de ses membres, ses réceptions grandioses et ses maisons avec leur personnel stylé.

La majorité des maisons bourgeoises sises à l'intérieur du « Mille carré doré » se rapproche davantage de la villa que de la maison de ville. Contrairement à

³¹ *Ibid.*, p. 18.

ce qu'on peut voir dans les autres grandes villes, notamment en Europe, la maison bourgeoise montréalaise est entourée de jardins, de terrasses et de galeries. Son intérieur emprunte la mode anglaise et ses pièces sont nombreuses. On y retrouve un hall (ou living hall), un grand salon (drawing room), une salle à manger (dining room), une salle du petit déjeuner (breakfast room) - plus populaire chez les Anglo-Saxons que chez les bourgeois de culture française-, une salle de bal (ballroom), un salon de musique (music room), un vivoir (family room), une galerie d'art (art room), une bibliothèque (library), une salle de billard (billiard room), un fumoir (smoking room), un boudoir, plusieurs chambres à coucher (chambre de monsieur, chambre de madame, chambre des enfants, chambre d'invités), des cuisines, une salle des gens (servants' quarters), et les chambres des domestiques (servant's bedrooms). Jusqu'en 1880, il n'y avait qu'une seule salle de bain par étage. Après cette date, les commodités se sont accrues graduellement jusqu'à atteindre, autour de 1910, le rapport une chambre/une salle de bains dans certaines maisons. Il est à noter, en outre, qu'au début du vingtième siècle, la séparation des chambres des maîtres s'est estompée pour parvenir à une chambre des maîtres unique.

Au tournant des années 1930, le « Mille carré » n'était déjà plus le noyau résidentiel de la bourgeoisie montréalaise. Les quartiers Westmount et Outremont se sont imposés dès la fin de la Première Guerre mondiale. Après les années 30, il ne se construisit plus de nouvelles résidences dans le "Square Mile" et seules les vieilles familles établies depuis quelques décennies demeurèrent dans les maisons existantes. Cette déchéance est imputable à plusieurs facteurs, en particulier à la crise économique qui a ruiné plusieurs bourgeois, aux transformations profondes du mode de vie au cours du vingtième siècle, au rétrécissement de la cellule familiale et à la forte baisse du nombre de domestiques après la Grande Guerre due au fait

que plusieurs d'entre eux ont dû s'engager dans l'armée soit parce qu'ils étaient célibataires, soit parce qu'ils devaient suivre l'exemple de leur maître³².

La grande majorité des maisons bourgeoises du « Mille carré doré » a été démolie dans la deuxième moitié du vingtième siècle pour faire place à des constructions plus récentes et plus urbaines. En fait, en 1983, il ne restait que 5% des maisons bourgeoises de la partie sud du « Mille carré » et environ 30% de celles de la partie nord.

1.2.2 La bourgeoisie de Québec

Depuis le déclin du commerce des fourrures au début du dix-neuvième siècle, le bois a constitué la nouvelle valeur marchande et industrielle. Les chantiers de construction navale se développèrent et s'installèrent tout le long du littoral de la basse-ville. On assista également à l'éclosion d'industries connexes pour la fabrication de voiles et de cordages. Cette concentration commerciale a favorisé l'ouverture de plusieurs institutions bancaires sur la rue Saint-Pierre, artère principale de Place-Royale. En 1816, apparaît la Quebec Bank ainsi qu'une succursale de la Montreal Bank. La Bourse de Québec est fondée en 1818. La plupart des institutions bancaires et financières de la ville, outre la Banque Nationale fondée en 1860 par des hommes d'affaires canadiens-français, appartiennent à des investisseurs anglophones. On assiste, à Québec, au développement d'une population commerçante bourgeoise concentrée principalement autour de Place-Royale et du secteur portuaire. Cette population commerçante, ayant souvent besoin de la com-

³² François Rémillard et Brian Merrett. *Ibid.*, p. 47.

pétence juridique des notaires et des avocats pour mener des activités économiques parfois complexes, favorise l'essor des professions libérales.

Pendant presque tout le dix-huitième siècle, la ville de Québec constitue le principal port d'entrée nord-américain pour une grande partie des immigrants, lesquels proviennent surtout des îles britanniques. Entre 1815 et 1860, un million d'Irlandais, d'Anglais et d'Écossais débarquent à Québec. Pour la seule année 1847, on en dénombre 90 000. Plusieurs s'établissent au sud de Place-Royale et dans le quartier Champlain. Les autres s'établissent à Montréal et aux États-Unis. Cet afflux d'immigrants crée des tensions ethniques ainsi que d'importants bouleversements. Le quartier de Place-Royale devient encombré et agité et on assiste de plus en plus à une distinction de nature socio-professionnelle au sein de la population. Les risques d'incendies s'accroissent et diverses maladies, notamment le choléra qui fera des dommages considérables, apparaissent de façon périodiques. L'ensemble de ces éléments contribue à faire diminuer drastiquement la qualité de vie des habitants de Place-Royale et de l'ensemble de la basse-ville. On assiste alors à un exode des notables et d'une partie de la classe commerçante aisée vers la haute-ville, plus précisément du côté des faubourgs St-Louis et St-Jean (fig. 2). En 1840, ces deux faubourgs seront réunis pour former le quartier St-Jean qui comprend « tout le territoire qui se trouve entre le quartier St-Roch, les limites ouest de la ville et la cime du cap donnant sur le fleuve. Vers 1857, ce dernier quartier sera de nouveau subdivisé en deux pour former, d'une part, le quartier Montcalm qui correspond au territoire qui se trouve entre le cap, les limites ouest de la ville et le nord-ouest de la rue St-Jean et d'autre part, le quartier St-Jean qui comprend l'étendue qui se trouve depuis le côté sud-est de la rue du même nom, les limites ouest de la ville et le coteau Ste-Geneviève »³³. Encore selon Christine Veilleux, il

³³ Christine Veilleux. *Les gens de justice à Québec, 1760-1867*. Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1990, p. 627.

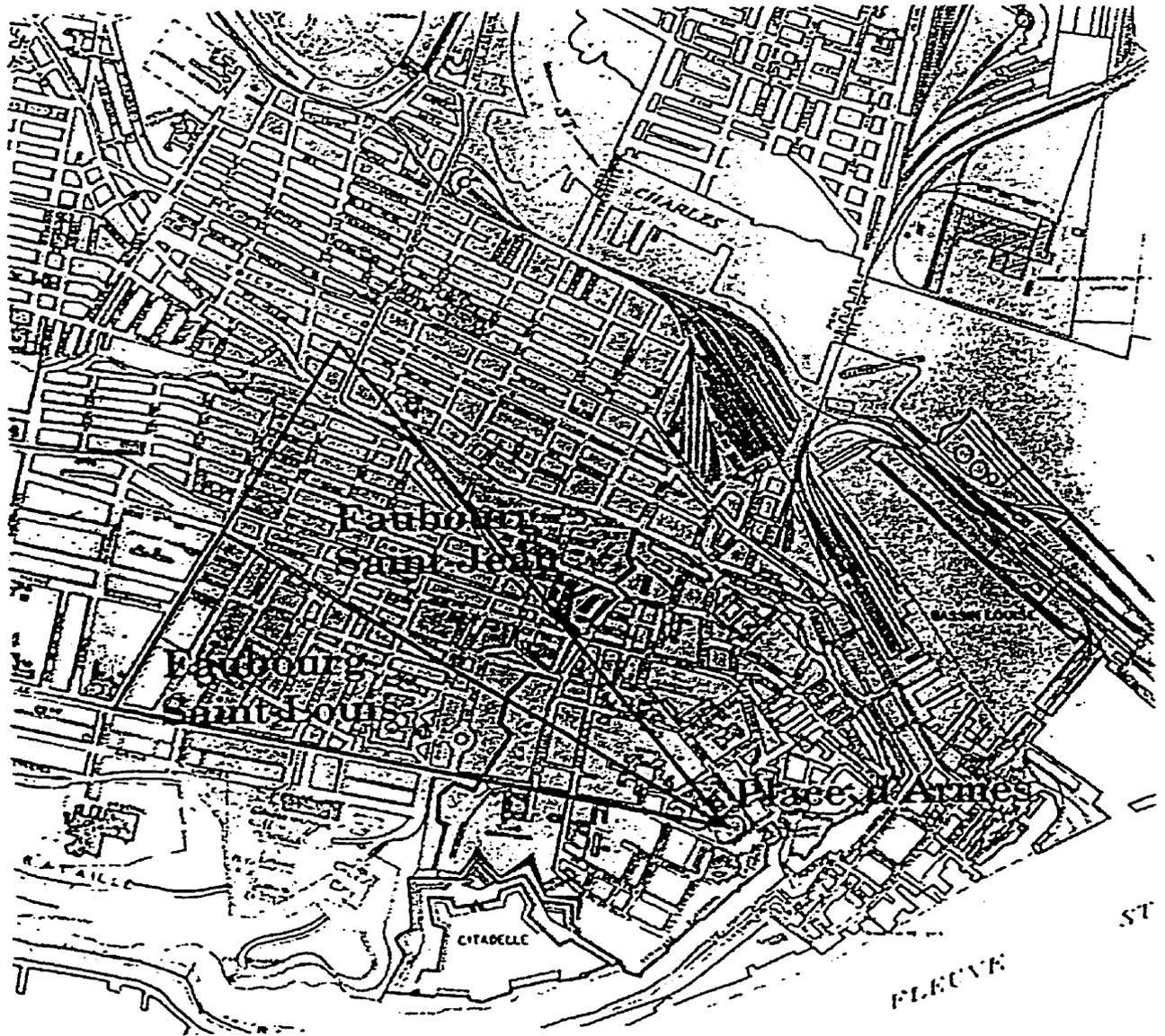


Figure 2 : Les faubourgs Saint-Louis et Saint-Jean. (*Saint-Jean-Baptiste : entre faubourg et centre-ville. Québec, Ville de Québec, 1988, p. 5*)

appert que la majorité des résidents du quartier Saint-Jean sont francophones, contrairement au quartier Montcalm qui abrite beaucoup plus d'anglophones. Le quartier St-Louis, pour sa part, abrite une répartition à peu près égale de francophones et d'anglophones. Les recensements effectués dans la deuxième moitié du XIX^e siècle chez les avocats, les notaires, les huissiers, les juges et les auxiliaires de justice habitant le quartier font état d'une répartition entre francophones et anglophones oscillant autour de 50%.

Les gens bourgeois de Québec au 19^e siècle sont généralement mariés et leur famille se compose en moyenne de cinq à six personnes³⁴, soit deux adultes et trois à quatre enfants. Il arrive fréquemment au sein de ces familles que l'aîné des garçons porte le ou les prénoms du père et l'aînée des filles porte les prénoms de la mère. Dans la plupart des cas, l'épouse, qui vient habituellement elle-même d'une famille aisée, est une personne instruite, ce qui signifie selon les critères de l'époque qu'elle sait lire, écrire et compter et qu'elle dispose d'une formation musicale. Les enfants s'instruisent dans un collège ou profitent de cours privés et il arrive souvent qu'un des garçons de la famille suive les traces de son père. La plupart des familles notables de Québec habitent des maisons en pierres à deux étages avec une grande cour où se trouvent au moins un hangar et une écurie.

Ces gens bourgeois savent aussi s'amuser et se distraire. Certains assistent à des concerts à l'hôtel Union situé à la Place d'armes. D'autres vont à un bal masqué à ce même hôtel qui est, à cette époque, le lieu par excellence des rencontres mondaines. L'été, on assiste à des courses de chevaux ou à un concert en plein air. Certains prennent également part à un encan du soir. En outre, ces individus font

³⁴Georges Bervin. "La vie bourgeoise au siècle dernier" *Cap-aux-diamants*, vol. 1, n° 4 (1985), p. 15.

souvent partie de clubs ou d'associations volontaires auxquels ils font des dons. Certains journaux prennent la peine de publier les noms des donateurs qui sont alors identifiés à une élite qui participe activement à la vie culturelle et sociale de la ville.³⁵ Les membres de professions libérales tiennent fréquemment dans leur demeure une bibliothèque bien garnie qui contient des livres d'histoire, des oeuvres de grands écrivains européens ainsi que des dictionnaires. À ce titre, Georges Bervin dénote une différence dans la composition des bibliothèques des gens issus de milieux anglophones et francophones. Il semble, en effet, que les premiers affectionnent particulièrement les livres portant sur l'histoire de l'Angleterre, sur la vie de Wellington ou sur l'histoire navale. Les seconds, en revanche, préféreraient les ouvrages sur l'histoire de France, le Nouveau Testament, les ouvrages de Droit français ainsi que les oeuvres de Racine et de Molière³⁶.

Parmi les familles bourgeoises qui ont habité Québec, on peut citer celle du Dr Joseph Morrin qui habita une maison à deux étages sur la rue St-Georges. Un inventaire après décès dressé en 1839 nous renseigne sur les conditions matérielles de la famille Morrin qui sont très représentatives de l'élite anglophone du début de la période victorienne à Québec. On peut citer également la famille Taschereau, dont nous avons traité précédemment, qui habita d'abord sur la rue St-Louis, puis sur la Grande-Allée, et dont le magnifique buffet qui ornait la salle à manger fut légué au Musée canadien des civilisations en 1982. Ce buffet, comme le souligne John R. Porter, démontre l'importance de l'art du paraître pour les familles de la haute société du XIX^e siècle³⁷.

³⁵ *Ibid.*, pp. 15-17.

³⁶ *Ibid.*, p. 16.

³⁷ John R. Porter, *op. cit.*, p. 249.

Synthèse

Depuis les débuts de la colonisation au Québec, la bourgeoisie anglophone a toujours eu une avance assez considérable sur la bourgeoisie francophone. Comme on l'a constaté, les causes en sont nombreuses et les explications avancées pour clarifier ce fait varient selon plusieurs auteurs. Pour Paul-André Linteau, il s'agit de facteurs culturels, tandis que pour Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet, il s'agit davantage de facteurs économiques. Quoi qu'il en soit, il faudra attendre la deuxième moitié du vingtième siècle pour voir enfin apparaître une bourgeoisie francophone significative et bien implantée. La diversification des cheminements professionnels ainsi que les transformations économiques et sociales favoriseront son épanouissement.

Nous avons constaté qu'il a existé une différence notable dans la nature des bourgeoisies anglophones et francophones, la première étant liée davantage au secteur économique, la deuxième aux professions libérales. Il ressort également une différence au niveau de leur répartition urbaine et territoriale. On peut en outre noter le caractère distinctif de la classe bourgeoise qui cherche souvent à s'implanter dans un lieu homogène. Les bourgeois tiennent à se démarquer du reste de la population en s'isolant entre eux dans des faubourgs ou des quartiers où règnent une sécurité et une qualité de vie appréciable. À Montréal, cela se traduit par l'aménagement d'un nouveau quartier, le "Mille carré doré", qui abritera pendant près d'un siècle certaines des familles les plus riches au pays. À Québec, on assistera à la migration de la bourgeoisie de la basse-ville vers la haute-ville, plus précisément vers les faubourgs St-Louis et St-Jean.

Nous verrons, dans le cadre du deuxième chapitre où nous aborderons les intérieurs domestiques, que des différences entre la bourgeoisie anglophone et la bourgeoisie francophone sont perceptibles à l'intérieur même de leur mode de vie et de leur univers domestique.

CHAPITRE II

Descriptions d'intérieurs bourgeois francophones et anglophones

L'excellent ouvrage de John R. Porter³⁸ permet de constater qu'il existe certaines différences en ce qui concerne les intérieurs bourgeois anglophones et francophones de la période victorienne. Les différences perceptibles dans le mode de vie de ces deux cultures bourgeoises auront vraisemblablement un rapport avec l'univers domestique et l'aménagement intérieur de la demeure. C'est le cas notamment des manières de table et de l'aménagement de la salle à manger. Dans la tradition francophone, le savoir-vivre veut que les maîtres de maison prennent place l'un en face de l'autre au centre de la table, chacun occupant le milieu d'un des longs côtés de façon à surveiller plus étroitement le service. Les règles de savoir-vivre au sein de la bourgeoisie anglophone veulent, quant à elles, que les maîtres de maison occupent chacun un des deux bouts de la table de la salle à manger. Il s'agit d'une caractéristique qui se répète habituellement au salon ainsi que dans la bibliothèque, où les fauteuils en cuir destinés au maître et à la maîtresse de maison sont disposés près de la cheminée. Ce sont certaines de ces différences que nous tenterons de faire apparaître à l'intérieur de ce chapitre en présentant une étude de cas pour chacun des univers bourgeois anglophone et francophone. Dans le cas de l'intérieur domestique anglophone, nous avons retenu celui de la maison Marsh, sise sur la Grande-Allée à Québec. Une des raisons qui ont motivé ce choix tient au fait que Paul Trépanier a qualifié l'architecture de la maison Marsh comme

³⁸ John R. Porter. *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993.

« s'inscrivant dans la plus pure tradition anglaise de la période victorienne. »³⁹ D'autre part, nous tenions à ce que notre analyse porte essentiellement sur une demeure située à Québec, ceci dans le but de respecter le cadre de notre étude. Nous estimons que la bourgeoisie montréalaise diffère légèrement de celle que l'on retrouve à Québec et il était important pour nous que tous les intérieurs exposés dans notre étude soient issus de la même région géographique. Il va également de soi que la quantité de données disponibles (photographies et description sommaire de l'architecture domestique) ainsi que leur qualité ont joué un rôle important dans nos critères de sélection. En effet, comparativement à certains autres fonds concernant la bourgeoisie anglophone, le Fonds-Mrs-D.-Marsh nous est apparu particulièrement bien documenté puisque la demeure a déjà fait l'objet de recherches effectuées par la Ville de Québec, notamment aux niveaux historique et architectural. Finalement, certains éléments reliés à l'aménagement et à la décoration de la maison Marsh, entre autres le caractère plutôt austère qui s'en dégageait et qui évoquait certains des intérieurs présentés entre autres par John R. Porter ainsi que par Rémillard et Merrett, nous ont semblé représentatifs de la bourgeoisie anglophone de la fin du XIX^e siècle. Les photographies, qui sont issues du Fonds-Mrs-D.-Marsh qui se trouve à la Ville de Québec, montrent plusieurs objets évoquant les cultures britannique et américaine.

La description des univers domestiques qui seront présentées à l'intérieur de ce chapitre devrait permettre de dégager certaines différences dans les intérieurs bourgeois anglophones et francophones qui serviront lors de l'interprétation des données concernant le Fonds-Jourdain-Fiset. Rappelons que le but de notre recherche est d'abord de replacer l'architecture domestique de la maison Jourdain-Fiset

³⁹ Paul Trépanier. *La maison Marsh : une maison unique inspirée à la fois des livres de modèles américains et du néo-roman de Richardson*. Travail remis à M. Luc Noppen dans le cadre du cours d'histoire de l'art « Art du passé I : l'habitat urbain à Québec au XIX^e siècle », Université Laval, Département d'histoire, décembre 1983.

dans son contexte à partir des éléments de mobilier qui composent l'essentiel du Fonds. Cette mise en contexte, nous permettra d'identifier certaines composantes ou certains éléments du mobilier, de la décoration ou, plus globalement, de l'architecture domestique évoquant de façon générale l'un ou l'autre des univers domestiques anglophone et francophone analysés ici .

2.1 Intérieur bourgeois anglophone : la maison Marsh

Nous exposerons et décrirons l'univers domestique de la maison Marsh (fig. 3), sise au numéro civique 625 est, sur la Grande-Allée à Québec. Il s'agit d'une demeure construite en 1899-1900 au coût de 15 000\$ par l'architecte Torontois Charles John Gibson pour William Alfred Marsh, homme d'affaires prospère propriétaire d'une manufacture de chaussures à Québec au coin des rues Dorchester et St-Vallier (W. A. Marsh Shoe Manufacturing). La décoration intérieure de la maison est l'œuvre de Bernard Léonard dont les bureaux étaient situés sur la rue St-Pierre, à Québec.

2.1.1 Disposition des pièces et décoration

Habituellement, le rez-de-chaussée de la demeure bourgeoise réunissait les pièces d'apparat qui devaient faire état de la fortune du propriétaire : une salle à manger, un ou deux salons, une bibliothèque, un hall et parfois un fumoir. C'est également au rez-de-chaussée que s'affichait le caractère officiel de la maison. Les pièces principales, comme les salons et le hall faisaient état d'une ornementation abondante tant au niveau de la décoration murale qu'au niveau de l'ameublement.



Figure 3 La maison Marsh, au 650, Grande-Allée est à Québec, vers 1950 (*Fruits-Mrs-D.-Marsh, Ville de Québec*)

C'est, comme le disent si bien Prioul et Léonidoff, « le triomphe du papier peint »⁴⁰ et, à partir des années 1860, du tissu qui recouvre presque tout, de la fenêtre à la table d'appoint. On constate effectivement, en observant les photographies de l'intérieur de la maison Marsh, que le papier peint y est présent dans chacune des pièces et recouvre une grande partie des murs. De même, une moquette recouvre le plancher de chaque pièce. Par contre, le tissu, tel que les draperies et les rideaux, y est moins présent. On le retrouve sur le pourtour des fenêtres du hall (figures 4, 5 et 6), du bureau (figure 7) et des salons du rez-de-chaussée (figure 8) et du premier étage (figure 9). Aussi, la grande majorité des meubles sont laissés à découvert, à l'exception toutefois de la table de la salle à manger (figure 10), de la table centrale du hall et de quelques fauteuils.

On constate que chaque pièce est occupée en son centre par une ou plusieurs tables. Il s'agit d'une caractéristique apparue vers 1800⁴¹ qui deviendra un élément important de l'intérieur victorien. La manière dont les tables, les fauteuils et toutes les autres pièces du mobilier sont disposés est dictée par le bon ton :

« L'ameublement peut toujours être modeste, il doit toujours être harmonieux. En général, il faut au moins un canapé dans un salon, deux ou quatre fauteuils, deux ou quatre chaises assorties et autant de chaises volantes que l'on veut. La table principale ne se place plus au milieu du salon. Quand on le peut, on a aussi de petites tables de fantaisie, qui rendent toutes sortes de services. Le piano est disposé de façon que l'exécutant ne tourne plus le dos à l'assistance ; en conséquence, l'envers du piano, exposé aux regards, est drapé d'une étoffe plus ou moins riche [...] Gar-

⁴⁰ Didier Prioul et Goerges-Pierre Leonidoff. *Décors victoriens*. Continuité, n° 38, hiver 1988, p. 25.

⁴¹ *Ibid.*, p. 24.



Figure 4. Le hall de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs-D.-Marsh, Ville de Québec*)

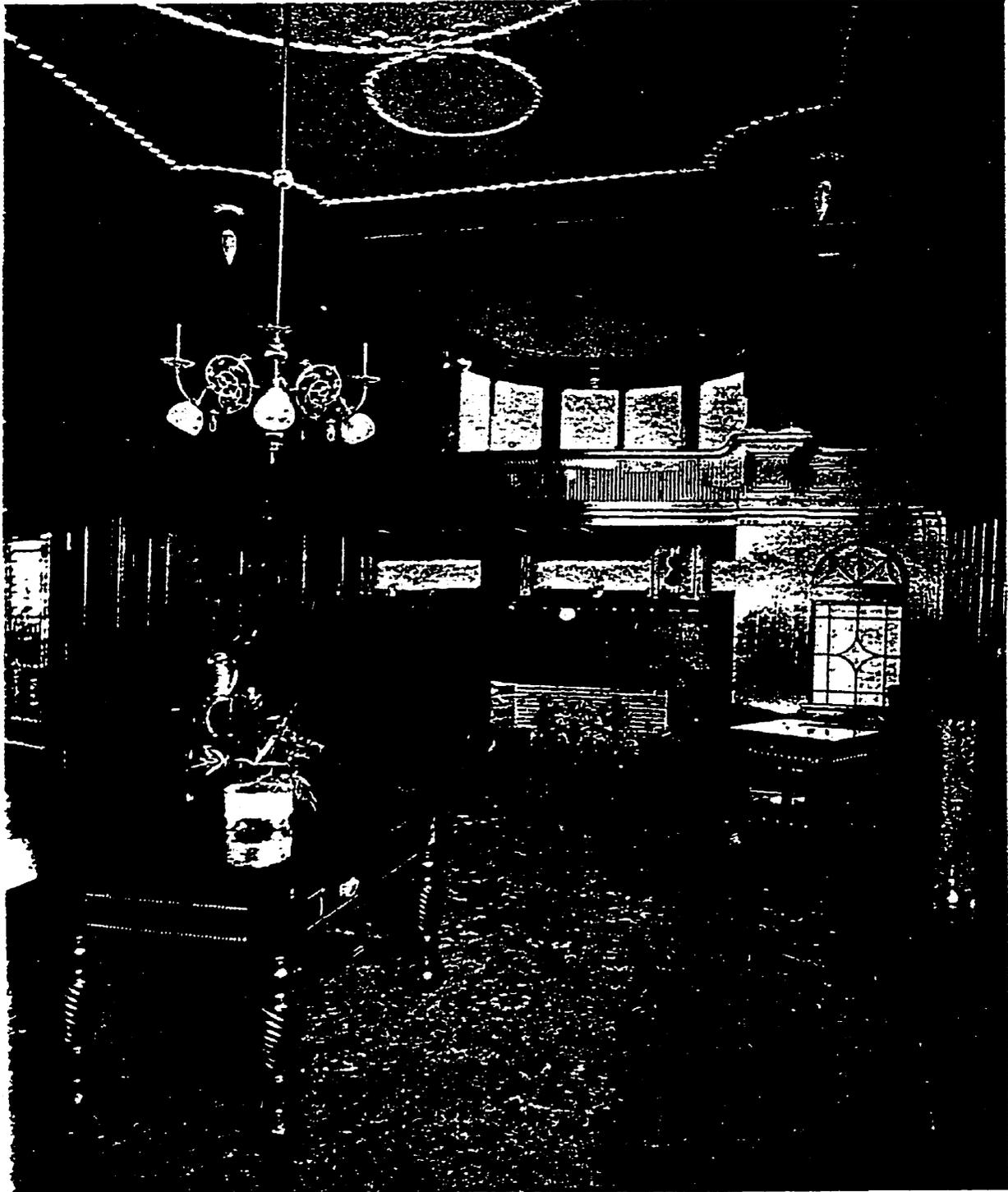


Figure 5 Le hall de la maison Marsh vers 1900 (Fonds-Mrs-D.-Marsh, Ville de Québec)



Figure 6 L'escalier du hall de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs.-J. Marsh, Ville de Québec*)



Figure 7 Le bureau de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs.-D.-Marsh, Ville de Québec*)



Figure 8 Le grand salon de la maison Marsh vers 1900 (*Forks-Mrs.-D. Marsh, Ville de Québec*)

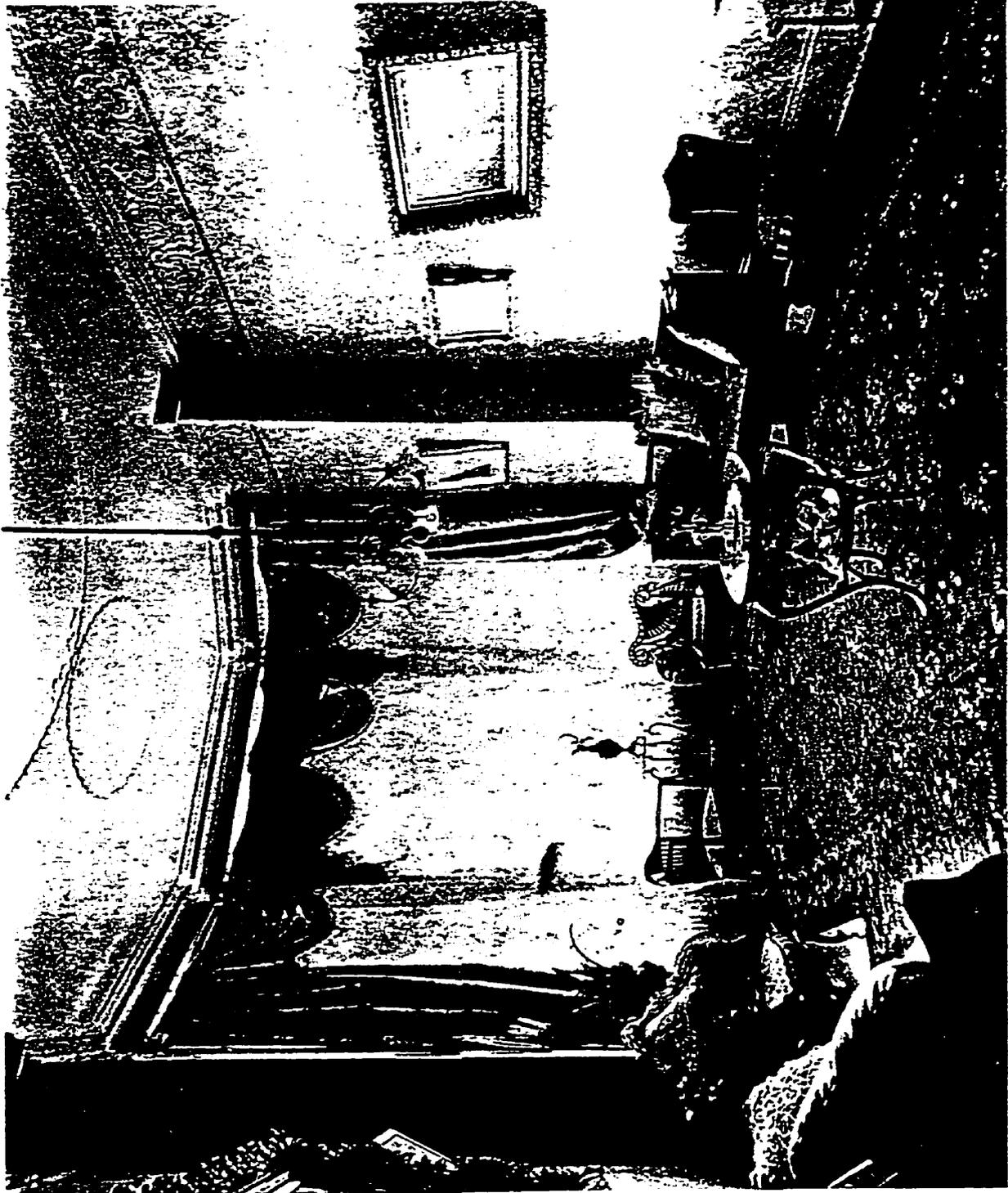


Figure 9 Le boudoir de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs.-D.-Marsh, Ville de Québec*)



Figure 10 La salle à manger de la maison Marsh vers 1900 (*Fonds-Mrs. J. Marsh, Ville de Québec*)

-vous du faux luxe : un ameublement simple, gracieux, préviendra en votre faveur les gens de goût. Des tentures criardes, des objets en simili-bronze, la recherche de l'*effet* vous feront mal noter des artistes et des gens de bon sens. »⁴²

Les tables deviennent le point central autour duquel s'articulent les sièges et les fauteuils. Le fait que ces derniers soient disposés de façon circulaire est évidemment et directement relié au mode de vie bourgeois au sein duquel la mondanité et l'art de la conversation constituent des activités valorisées. Cependant, cette disposition des sièges et des fauteuils fait également référence à la forte ritualisation de l'univers bourgeois associé à l'étiquette et au savoir-vivre. Le fait de placer les sièges de façon circulaire permet d'effectuer une permutation et de hiérarchiser les invités lors de réceptions mondaines conformément à l'importance, à la classe, au sexe ainsi qu'à l'âge. Par exemple, lors d'une soirée ayant lieu soit au salon ou au hall, l'étiquette veut que la dernière femme arrivée occupe toujours le fauteuil placé près de la maîtresse de maison et se lève toujours pour le céder à celle qui arrive après. Les hommes, quant à eux, restent la plupart du temps debout lors de réceptions et ne s'assoient que lorsque toutes les dames sont assises et que le nombre de sièges le permet⁴³. Dans un bal ou une soirée dansante, un homme peut s'asseoir un instant sur la chaise qu'une dame laisse libre pour aller danser ou se rafraîchir; il doit cependant se lever lorsque l'orchestre s'arrête de jouer et ce, même si la chaise n'est pas réclamée. Habituellement, le maître de maison, entouré de ses frères, beaux-frères, fils ou neveux, se place près de la porte d'entrée pour offrir son bras aux dames qui arrivent. Il les mène à sa femme, et, après les brèves

⁴² La baronne Staffé. *Usages du monde. Règles de savoir-vivre dans la Société moderne*. Paris, Victor-Havard, 1893, p. 363.

⁴³ Evelyn Bolduc. *Manuel de l'étiquette courante parmi la bonne société*. Québec, La Librairie de l'Action Catholique, 1941, p. 79.

politesses échangées, il les conduit à la place qui leur est réservée et va reprendre son poste près de la porte. Les invités également doivent s'en tenir à un savoir-vivre rigide, comme le fait remarquer Porter. Ils ne doivent jamais s'introduire au salon pendant un morceau de musique ni parler à quiconque avant d'avoir adressé leurs salutations à leurs hôtes. Ajoutons qu'au Québec, les présentations s'inspirent de l'étiquette américaine qui veut que l'on s'adresse d'abord à la personne à qui l'on présente un invité, au lieu de s'adresser à l'invité en premier lieu comme le veut la coutume française⁴⁴. Une fois assis à la place qui leur est assignée, les invités doivent se conformer à une gestuelle dictée par l'étiquette qui interdit entre autres de remuer les pieds afin de ne pas abîmer les tapis, de ne pas toucher aux objets posés sur les tables, de ne pas croiser les jambes, étendre son bras sur le dossier du siège ou s'asseoir nonchalamment.

2.1.2 Attribution des espaces

Une autre caractéristique de l'intérieur victorien qui va de pair avec la spécialisation des pièces est la différenciation des espaces selon les modèles masculin et féminin. Il existe non seulement une polarisation des sexes à l'intérieur de la maisonnée, mais il existe également une opposition entre la sphère publique associée à l'homme et la sphère privée associée à la femme. Il est en effet des pièces qui présentent davantage un caractère féminin et privé. C'est le cas notamment du salon et de la chambre à coucher qui présentent davantage un caractère chargé et qui sont ornés d'un mobilier plus délicat. On constate en effet que le salon du rez-de-chaussée de la maison Marsh est orné de fleurs et de plantes (fig. 8). On y retrouve des meubles plutôt délicats, comme les tables centrales de style principalement néo-rococo dont les pattes sont minces et stylisées et il s'y dégage une atmo-

⁴⁴ John R. Porter. *op. cit.*, p. 197.

sphère chaleureuse et conviviale. Les portraits de famille ajoutent à l'ensemble de la pièce un caractère maternel. Tous ces éléments traduisent, dans le contexte victorien, une attribution de cet espace à la maîtresse de maison. John R. Porter confirme ce fait. Selon lui, la maîtresse de maison, en plus d'avoir la responsabilité de meubler et de décorer le salon, se doit également d'organiser et de gérer les activités qui s'y déroulent. Dans un article paru dans *The Scientific Canadian* en 1879 et cité par Porter, on peut lire :

« Selon l'acceptation usuelle du terme, le salon appartient fondamentalement à la femme. C'est là qu'elle préside et exerce son autorité souveraine à titre de maîtresse de maison et reine des siens. En règle générale, elle le remplit d'articles de bijouterie et de bimbelerie que, sans l'ombre d'un doute, les femmes de goût admireront. Des cabinets précieux, des réceptacles magnifiques, [...] des fauteuils, sofas et quantité d'accessoires élégants susceptibles de rendre les conversations agréables. »⁴⁵

En revanche, d'autres pièces de la maison revêtent davantage un caractère masculin et public. C'est le cas de la salle à manger, qui reçoit un décor massif et simple d'allure masculine, sans doute, comme le souligne John R. Porter, parce qu'il est d'usage que les hommes restent à la fin du repas, pour fumer et discuter, après que les dames se soient retirées au salon. Il est vrai que la salle à manger de la maison Marsh (fig. 10) est avant tout caractérisée par la simplicité. On n'y retrouve aucun papier peint ni tissu, à l'exception de la moquette et de la nappe qui recouvre la table. Le mobilier est massif et peu stylisé comparativement à celui du salon. Les cadres et les fioritures sont pratiquement inexistantes. Bref, il s'agit

⁴⁵ *Furniture and Decoration, The Scientific Canadian*, octobre 1879, p. 302.

d'une pièce simple et sobre. C'est le cas également de la bibliothèque (fig. 7), domaine masculin par excellence qui revêt tout de même un intérieur chargé et empreint de certains éléments féminins, comme les fleurs qui ornent le bord des fenêtres et l'âtre de la cheminée. Mais lorsque l'on observe la pièce plus attentivement et que l'on s'attarde aux détails, on se rend compte qu'il s'agit d'un espace associé à la masculinité, qu'il s'agit en fait d'une pièce qui « appartient » au maître de la maison, un endroit où la femme n'a qu'un accès limité. En effet, tout près du bureau se dresse un cendrier sur pattes. Il s'agit là d'un élément éminemment masculin puisque la bienséance de la période victorienne veut que l'habitude de fumer ne soit attribuée qu'aux hommes⁴⁶. De plus, ceux-ci ne doivent en aucun cas fumer en présence des dames⁴⁷. Ainsi, on comprendra que la bibliothèque soit une pièce réservée à l'usage presque exclusif des hommes, en particulier du maître de maison, comme le signalent Rémillard et Merrett⁴⁸. Les deux auteurs ajoutent en outre que la bibliothèque ou *Library* n'est pas que l'endroit où l'on range les livres, elle est aussi le bureau où le bourgeois organise des rencontres d'affaires privées.

2.1.3 Les pièces de la maison Marsh

2.1.3.1 Le hall

Le hall, ou dans le cas de la maison Marsh le *living hall*, joue un rôle de premier plan dans la maison bourgeoise. On le définit comme étant une salle du

⁴⁶ Witold Rybczynski, dans son ouvrage *Le Confort*, signale que les femmes ne commencèrent à fumer en public qu'au début des années 1930.

⁴⁷ Évêché de Montréal. *La vraie politesse et le bon ton*. Montréal, Eusebe Senecal, imprimeur, 1873, p. 134.

⁴⁸ François Rémillard et Brian Merrett. *Demeures bourgeoises de Montréal : le Mille carré doré 1850-1930*. Montréal, Éditions du Méridien, 1986, p. 27.

rez-de-chaussée disposé à l'entrée de la maison, derrière le vestibule, où l'on place habituellement le grand escalier menant aux étages. Le hall constitue un carrefour qui permet de se diriger de l'entrée vers les principales pièces de la maison, en l'occurrence le salon, la salle à manger et la bibliothèque. On y accueille les invités et on y circule beaucoup. Le living hall est une variante qui joint vivre et hall en une pièce où l'on peut tout aussi bien s'asseoir pour lire que circuler librement. Selon Porter, le hall constitue une pièce extrêmement importante de la maison bourgeoise. En effet, elle est la première pièce à être vue du visiteur (et parfois la seule). Elle doit donner au visiteur sa première impression sur la maison et ses occupants. Le hall de la maison Marsh (fig. 4, 5 et 6) est une pièce rectangulaire constituée en deux parties possédant chacune un foyer. C'est une pièce vaste, bien aménagée et bien décorée. On constate effectivement qu'il s'agit d'une pièce qui constitue un carrefour avec certaines des autres pièces du rez-de-chaussée. Un peu en retrait, on aperçoit l'escalier qui mène au premier étage (fig. 6). Le fait de ne pas placer l'escalier directement dans le hall d'entrée, mais plutôt de le faire communiquer avec ce dernier permet aux habitants de la maison de circuler en toute quiétude entre leurs chambres à coucher et les pièces de séjour du rez-de-chaussée sans risquer de croiser des visiteurs ou des étrangers dans le hall d'entrée. Porter signale que cette disposition est moins fréquente ici au Québec, mais qu'on retrouve quelques exemples, notamment à la maison Richard R. Dobell à Sillery et à la maison Henry-Stuart à Québec.

2.1.3.2 Salon et boudoir

Dans la maison Marsh, on retrouve deux salons, l'un au rez-de-chaussée et l'autre au premier étage. La coutume d'aménager deux salons dans la maison bour-

geoise était, selon Witold Rybczynski⁴⁹, inconnue en France et a probablement été importée de Hollande. Nous croyons, en nous basant sur les éléments d'information qu'apportent Rémillard et Merrett, que le salon du rez-de-chaussée (fig. 8) serait en fait le *Grand salon* ou *drawing room*. Dans le milieu bourgeois, le grand salon est une pièce généralement disposée au rez-de-chaussée dans laquelle on donne des réceptions mondaines et où ont lieu les réunions familiales. Selon plusieurs auteurs⁵⁰, le grand salon est considéré comme la pièce la plus représentative de l'époque, la plus ornée et la plus vaste de la maison. Le salon de la maison Marsh répond à ces caractéristiques : on y retrouve plusieurs fauteuils ainsi que plusieurs tables disposées en son centre, un foyer et bon nombre de photos de famille. Elle apparaît effectivement comme étant l'un des plus vastes appartements de la maison. Aussi, le fait que cette pièce accueille un piano est un bon indicateur qu'il s'agit effectivement du grand salon. Porter souligne qu'à l'époque victorienne, le piano devient rapidement un objet décoratif hautement significatif, son coût équivalent parfois à la totalité de l'ameublement du salon et dans certains cas le dépassant largement⁵¹. Il ajoute en outre que le piano joue un rôle crucial dans le salon victorien québécois, où il témoigne de la qualité de l'éducation que devait recevoir toute jeune fille de bonne famille. La plupart des manuels d'étiquette suggèrent en effet que ce soient généralement les femmes qui jouent du piano et que ce soit à elles qu'incombe la tâche d'enseigner à en jouer à leurs filles. On voyait souvent au salon, près du piano, une gravure ou une photographie montrant la maîtresse de maison assise au piano en compagnie de sa fille. C'était un élément de décoration jugé de bon goût. Rybczynski ajoute en outre que le grand salon de la maison bourgeoise pouvait également être utilisé comme salle de musique, du fait qu'on y retrouvait fréquemment un piano ou un orgue, parfois même une harpe comme le signalent

⁴⁹ Witold Rybczynski. *Le confort*. Montréal, Éditions du Roseau, 1989, p. 122.

⁵⁰ Rémillard et Merrett, *op. cit.* p. 27; Hermann Muthesius, *The English House*, New-York, Rizzoli, 1979, p. 83; John R. Porter, *op. cit.* p. 194.

⁵¹ *Ibid.*, p. 202-203.

quelques-unes de nos sources⁵². Le salon du premier étage (fig. 9), quant à lui, correspond davantage au boudoir. Il s'agit d'un petit salon des dames, habituellement situé au premier étage, attenant à la chambre de madame. La maîtresse de maison y reçoit ses amies les plus intimes. C'est un endroit calme, décoré dans des tons clairs où l'on tricote et où on lit.⁵³ Le salon du premier étage de la maison Marsh est effectivement mieux éclairé que celui du rez-de-chaussée, grâce notamment à une très grande fenêtre et au papier peint qui s'inscrit dans des tons clairs. C'est très certainement dans ces deux salons que la maîtresse de maison et ses invités prenaient le thé. Le salon du premier étage devait probablement accueillir les invités pour le thé intime, qui rassemblait à l'époque victorienne de six à vingt personnes. Il s'agit davantage d'une petite réception simple qui demande peu de préparation et qui permet de bavarder avec quelques amis. On y sert le thé habituellement à heure fixe, dans la soirée, accompagné de petites bouchées. C'est un rituel différent du thé proprement dit, qui rassemble entre vingt et quarante personnes et qui devait se tenir fort probablement au grand salon du rez-de-chaussée. Le rituel du thé se répète généralement tous les huit ou quinze jours, et prend le nom de *huitaine* et de *quinzaine*. Il s'agit d'une réception formelle où les invitations, valables pour la saison, sont adressées six à sept jours avant la première réunion. L'une des raisons qui explique que les réceptions et les soirées soient si nombreuses et si prisées du monde bourgeois réside dans le fait que ces événements constituent une occasion importante de faire paraître son savoir-vivre et ses bonnes manières. Comme l'explique Éric Mension-Rigau, « les pratiques de sociabilité et le goût des mondanités, intenses dans les classes les plus aisées, expliquent la si grande attention portée à la gestion du rapport de soi à autrui. S'y ajoutent l'habitude et le constant besoin de styliser la présentation de soi, aussi nécessaire que le soin accordé à la décoration des inté-

⁵² Joseph Aronson, dans son ouvrage américain *The Book of Furniture and Decoration*, note que le piano et la harpe constituent des instruments de musique qui décorent avec goût les pièces maîtresses de la demeure. François Rémillard et Brian Merrett, pour leur part, font référence à la harpe dans leur description de la salle de musique (Music Room).

⁵³ François Rémillard et Brian Merrett. *op. cit.*, p. 27.

rieurs »⁵⁴. Les photographies de l'intérieur de la maison Marsh montrent des pièces qui sont pour la plupart très bien meublées, dans un style principalement néo-rococo. Il s'agit d'un style de mobilier qui fut très populaire au Canada et aux États-Unis dans la seconde moitié du XIX^e siècle dans le milieu bourgeois et qui est caractérisé entre autres par des courbes et des contre-courbes ainsi que de nombreux éléments sculptés en « S » ou en « C » que l'on retrouve dans les formes du plateau, de la ceinture et des pieds⁵⁵ (fig. 11). Les fauteuils et les canapés apparaissent en grand nombre dans certaines des pièces les plus importantes, comme les salons et le hall, ce qui suggère que les habitants la demeure devaient probablement entretenir une vie mondaine assez bien remplie. Nous avons déjà traité du rituel du thé et des rencontres mondaines, mais les bourgeois étaient également des amateurs de jeux de société, particulièrement de billard (certaines demeures bourgeoises possèdent une pièce spécialement aménagée pour le jeu de billard), de backgammon, d'échecs et de jeux de cartes. Une portion importante des inventaires après décès analysés par Christine Veilleux dans sa thèse de doctorat⁵⁶ fait effectivement état de une ou plusieurs tables à cartes par famille. Ce type de table se retrouvait dans la plupart des cas au salon ou dans la chambre à coucher. Étrangement, aucune table à cartes n'apparaît sur les photographies de la maison Marsh. Cela peut s'expliquer par le fait que les tables à cartes étaient souvent pliantes et qu'on les rangeait discrètement dans un endroit opportun. Il semble selon certains manuels de savoir-vivre, que les jeux de cartes soient considérés par la bourgeoisie comme une activité peu recommandable, comme « la honte des salons, l'immoralité du bon ton et de la civilisation »⁵⁷. Pourtant, selon Porter, ce loisir était hautement apprécié par la société québécoise, comme en témoigne l'omniprésence des tables à jeu dans les salons de l'époque victorienne.

⁵⁴ Éric Mension-Rigau. *Distinction chez les élites. La politesse : vertu des apparences*. Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 180.

⁵⁵ Georges-Pierre Léonidoff et Jean-Pierre Labiau. *Un mobilier sous influence. Continuité*, numéro 38, hiver 1988, pp. 26-29.

⁵⁶ Christine Veilleux. *Les gens de justice à Québec, 1760-1867* Tome 2. Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1990, p. 567.

⁵⁷ Jules Clément. *Traité de la politesse et du savoir-vivre*. Paris, Éditions Bernardin-Béchet, 1878, p. 162.

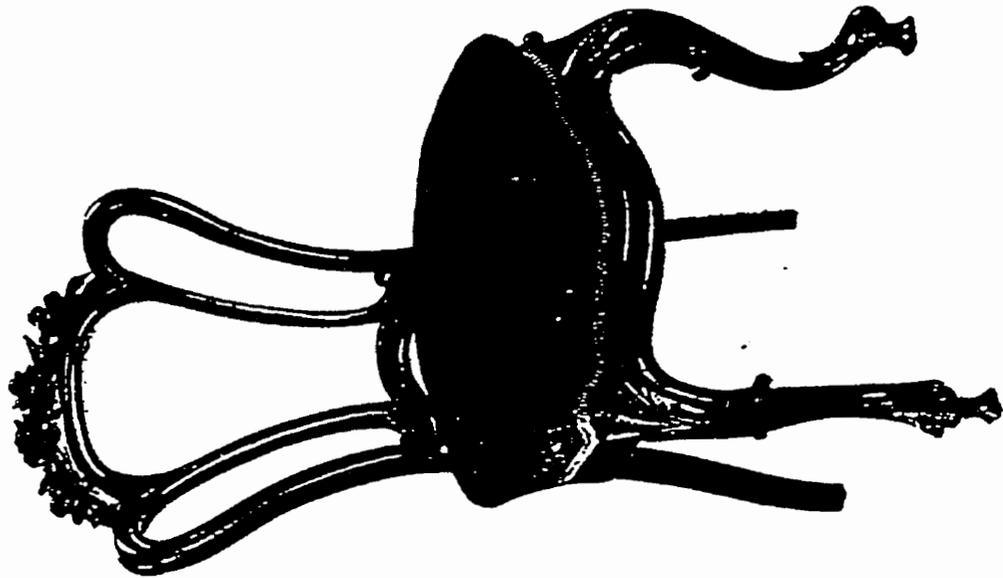
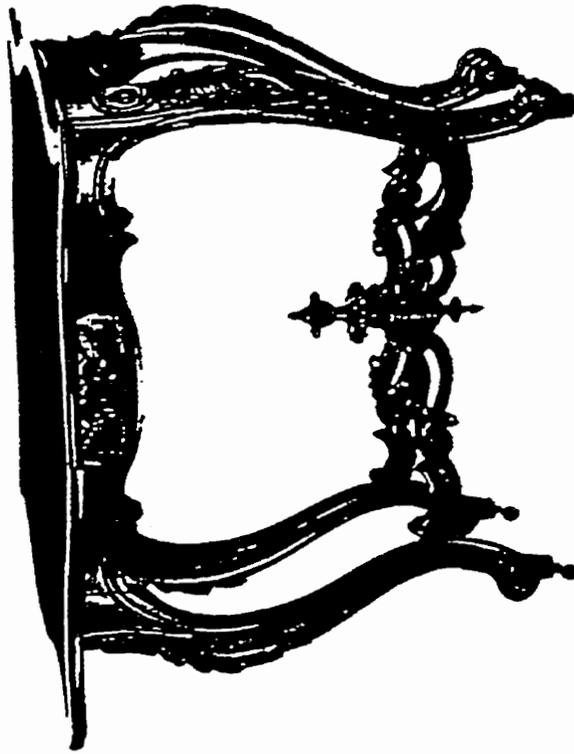


Figure 11 : Table et chaise de style néo-rococo. (John R. Porter. *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec. Montréal. Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, p. 249 et 297*)

On peut d'ailleurs lire dans le journal *La Patrie* une chronique rapportant certaines des extravagances montréalaises :

« Il n'y a presque pas de soirée où il ne s'organise une table de jeu en un coin du salon ou dans quelque boudoir. On m'a même assurée que certaines dames promenaient toujours dans leur poche un paquet de cartes, et que telles autres s'ennuyaient à mourir dans les parties de plaisir où le bluff n'était pas invité »⁵⁸

Quelle qu'en soit la nature, les loisirs de la population bourgeoise de l'époque victorienne se rapportent dans la plupart des cas à la demeure. En effet, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, on valorise et on apprécie grandement la douceur de la maison familiale. Les activités se déroulant à l'extérieur, comme le théâtre par exemple, semblent être moins prisées. On privilégie les rencontres mondaines chez ses pairs. Le monde bourgeois en est un fermé, hermétique. On tient à se démarquer du reste de la population en adoptant des signes distinctifs dictés par les notions de savoir-vivre et par l'étiquette. Ces signes distinctifs transparaissent dans toutes les facettes de la vie, que ce soit au niveau des relations sociales (correspondances, cartons d'invitation, gestuelle spécifique, habillement), des relations parents-enfants ou des relations entre les sexes (baisemain, distance physique entre les personnes de sexe opposé).

⁵⁸ Françoise (Robertine Barry). 1863-1910. *Les Chroniques du lundi de Françoise*, s.l.n.d., 1896, p. 122.

2.1.3.3 La salle à manger

La maison Marsh, dont les photographies d'intérieur datent de 1900, ne correspond cependant que légèrement aux caractéristiques attribuées à l'intérieur victorien de la fin du XIX^e siècle. Cela peut s'expliquer par le fait que la période victorienne tardive est caractérisée entre autres par un intérieur plutôt encombré où les styles de mobilier se mélangent. Il est vrai que certaines des pièces de la maison Marsh présentent un intérieur quelque peu chargé, c'est le cas par exemple de la bibliothèque du rez-de-chaussée. La salle à manger, quant à elle, est empreinte d'une sobriété surprenante pour un intérieur bourgeois (figure 10). La photographie ne montre que quelques chaises, une table et un buffet, ce qui est fort différent de la majorité des salles à manger bourgeoises du Québec. Selon Porter, la salle à manger, qu'elle soit européenne, américaine ou québécoise, constitue un trait distinctif des demeures bourgeoises cossues jusqu'en 1880. Elle apparaît tout d'abord chez les bourgeois anglophones et s'implante ensuite graduellement dans les milieux francophones. Il s'agit dans la plupart des cas d'une pièce assez somptueuse, confortable et bien meublée. On y retrouve généralement un buffet, une table à manger, un sofa⁵⁹, parfois quelques fauteuils, un ensemble de huit à douze chaises et une paire de tables à jeu. La présence d'un sofa s'explique par le fait que la salle à manger pouvait également servir de salle de séjour après le repas. Elle devait par conséquent revêtir un caractère intime, chaleureux et confortable. En outre, l'ensemble de la salle à manger comporte souvent deux fauteuils placés aux deux extrémités de la table destinés au maître et à la maîtresse de maison. Il s'agit d'une coutume anglaise qui se répète au salon et dans la bibliothèque. La coutume fran-

⁵⁹ Il ne faut pas confondre sofa, canapé et divan. C'est une erreur trop souvent commise. Le sofa est un meuble fermé le jour et qui sert de siège pour s'asseoir ; ouvert la nuit, on y couche comme dans un lit. Le canapé, quant à lui, est un siège à plusieurs places, garni, comportant un dossier, des oreilles ou des oreillers et des bras. Finalement, le divan est un siège sans bras ni dossier, qui comporte des coussins mobiles servant de dossier et d'oreillers, sur lequel peuvent prendre place plusieurs personnes. (Source : John R. Porter, *Un art de vivre*, p. 497, 499-500)

çaise, quant à elle, veut que le maître et la maîtresse de maison soient assis l'un devant l'autre au centre de la table. Aussi, chez les anglophones, c'est le rôle exclusif de la maîtresse de maison de démontrer son hospitalité envers ses invités en ayant soin de servir le potage.

2.1.4 Hygiène et univers domestique

Une des caractéristiques importantes des intérieurs bourgeois de la période victorienne est, comme le signalent Didier Prioul et Georges-Pierre Léonidoff⁶⁰, l'attribution de fonctions bien spécifiques aux différentes pièces de la maison. La recherche du confort au XIX^e siècle a mené au délaissement des vastes pièces mal chauffées au profit de pièces plus nombreuses et plus regroupées. Cette recherche du confort s'est traduite entre autres par un intérêt presque exagéré pour l'hygiène et particulièrement pour la ventilation à l'intérieur de la demeure. Comme le souligne Witold Rybczynski⁶¹, les Anglais de la période victorienne entretenaient une véritable obsession pour la pureté de l'air. Annmarie Adams traite des « building doctors » (médecins-architectes) dans son ouvrage *Architecture in the family way*⁶². Au XIX^e siècle, les médecins se sont effectivement penchés sur la question de l'aération des maisons en vue d'une hygiène idéale et ont, dans ce but, élaboré des plans architecturaux où la division des pièces permettait une meilleure ventilation et une meilleure qualité de vie. C'est ainsi que dans de nombreuses demeures victorienes, la salle à manger se trouve éloignée de la cuisine parce que l'on détestait les odeurs de cuisson. Aussi, lorsque l'habitude de fumer s'implanta dans les

⁶⁰ Didier Prioul et Georges-Pierre Léonidoff. *Décors victoriens*. Continuité, numéro 38, hiver 1988, pp. 22-25.

⁶¹ Witold Rybczynski. *Le confort*. Montréal, Éditions du Roseau, 1989, p. 144.

⁶² Annmarie Adams. *Architecture in the Family Way. Doctors, Houses and Women 1870-1900*. Montréal, McGill-Queen's University Press. 1996.

mœurs. on prévoyait un fumoir. On avait horreur de l'odeur du tabac, tout comme la reine Victoria d'ailleurs, qui interdisait formellement de fumer dans ses résidences. Cependant, comme nous le verrons dans ce chapitre, l'architecture intérieure de la demeure bourgeoise n'est pas seulement tributaire des notions d'hygiène. La disposition des pièces est également pensée en fonction de la différenciation des activités associées à l'homme et à la femme.

2.2 Intérieur bourgeois francophone : la maison Amyot

Nous ferons ici la description et l'analyse de l'intérieur de la maison issue du Fonds-S.-Eugène-Amyot acquis en 1988 par la Ville de Québec. La maison, sise au 850 Marguerite-Bourgeois (fig. 12), a servi de modèle à la Montcalm Land⁶³ dans une publicité parue dans le journal *Le Soleil* en 1913⁶⁴. On présume que J.-P. Edmond Dusseault en fut l'architecte. Les demeures construites au début du siècle dans ce qui deviendra plus tard le quartier Montcalm devaient représenter chacune une valeur d'au minimum 5000\$. Conséquemment, ce seront des gens bien nantis qui habiteront Ville Montcalm, notamment des avocats, des médecins, des marchands et des industriels. Il est à noter que les photographies de l'architecture domestique proviennent du Fonds-S.-Eugène-Amyot à la Ville de Québec.

⁶³ La Montcalm Land était une compagnie immobilière dont le mandat, à partir de 1909, visait à mettre en valeur les terrains situés à l'extrémité ouest de Ville-Montcalm et compris aujourd'hui entre l'avenue Eymard et l'avenue Holland, depuis le sommet du coteau jusqu'au chemin Saint-Louis. Ce qui allait devenir le quartier Montcalm, annexé à la ville de Québec en 1913, était à l'époque encore peu habité.

⁶⁴ *Montcalm, Saint-Sacrement : nature et architecture : complices dans la ville*. Québec, Ville de Québec, 1988.



Figure 12 La maison Amyot, au 350, rue Marguerite-Bourgeois à Québec, vers 1920 (Frédéric-X-Éugène Amyot, Ville de Québec)

La maison Amyot nous apparaît constituer une étude de cas intéressante. D'une part, il s'agit d'une demeure bourgeoise qui présente un caractère unique par sa simplicité, si on la compare à d'autres demeures qui présentent davantage une décoration chargée. Disons également que le mobilier ainsi que la décoration de la maison ne correspondait pas tout à fait à notre conception d'un intérieur bourgeois « typique » du tournant du siècle. Cela a soulevé certaines interrogations et nous nous devions d'y répondre. Aussi, certains éléments de la demeure, tels que les crucifix, par exemple, qui sont omniprésents dans toutes les pièces, évoquaient à nos yeux la culture francophone et contribuaient en ce sens à soulever un certain intérêt. L'étude de la maison Amyot permettra de démontrer l'existence de différences notables en ce qui concerne les intérieurs domestiques bourgeois.

2.2.1 Disposition des pièces et décoration

Les photographies prises vers le mois de décembre 1920 montrent un intérieur très peu chargé, empreint de sobriété qui ne correspond pas vraiment à la description que font Prioul et Léonidoff d'un intérieur bourgeois datant de la fin de la période victorienne caractérisé, entre autres, comme nous l'avons déjà mentionné, par des pièces encombrées où règne la confusion. On ne retrouve pas ici de papier peint et le tissu recouvrant le mobilier est peu abondant. Certes, la moquette recouvre le plancher de presque toutes les pièces de la maison, comme ce fut le cas dans la maison Marsh, mais on se rend bien compte dès qu'on jette un premier regard aux photographies que la plupart des pièces revêtent un caractère dégagé, moins encombrées par le mobilier que celles de la maison Marsh. Ici, le mobilier, en plus de revêtir un caractère plus modeste, ou plutôt moins officiel, présente parfois un côté exotique. La photographie du hall (fig. 13) montre en effet un canapé

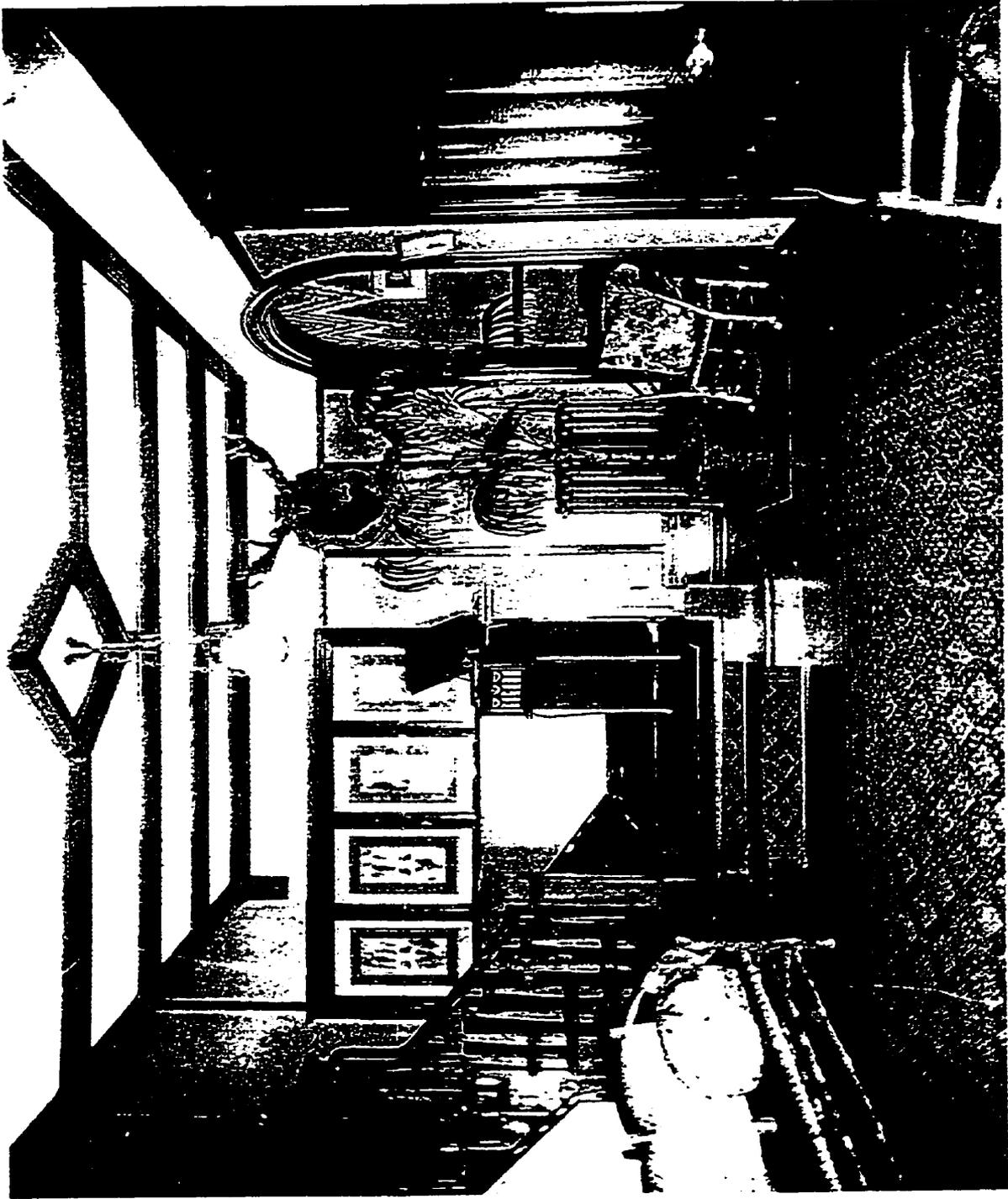


Figure 13 Le hall de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)

fait de rotin ou de bois léger, s'apparentant au style amérindien, que l'on aperçoit près de la rampe d'escalier. Il va sans dire que de tels meubles ne rejoignent en rien l'idée quelque peu stéréotypée que beaucoup d'entre nous avons de l'intérieur victorien où les meubles sont extrêmement classiques et massifs. Ces éléments de mobilier rappellent la période victorienne tardive où les styles se mélangent et où on délaisse graduellement les décors massifs et ultra-conservateurs au profit d'éléments nouveaux, dictés par la mode et le bon goût de l'époque, parfois teintés d'un certain exotisme. Celui-ci s'affiche ici à travers les têtes d'animaux empaillés qui ornent les murs du hall et ceux du petit salon situé au rez-de-chaussée (fig. 14). Ces têtes animales sont semblables à celles que l'on peut retrouver dans le hall d'entrée des maisons Lyman (fig. 15) et Hague (fig. 16) à Montréal⁶⁵. Le salon (fig. 17) ainsi que les deux boudoirs sont agrémentés par des plantes, objets de décoration que l'on retrouvait également dans la maison Marsh et qui se sont implantés graduellement dans les demeures à la fin du XIX^e siècle. L'apparition des plantes et même parfois de serres à l'intérieur de la maison représente vraisemblablement un changement dans les mentalités ; on délaisse graduellement cette pensée matérialiste, cette affection pour les objets et ce goût du paraître au profit d'une ouverture vers la nature et la vie. Les intérieurs froids, aseptisés et parfois encombrés font progressivement place à des pièces plus chaleureuses, davantage vivantes et plus près de la nature.

⁶⁵ John R. Porter. *op. cit.* p. 124.



Figure 14 Le petit salon de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugene-Amyot, Ville de Québec*)



Figure 15 : Le hall de la maison Lyman à Montréal vers 1888 (*Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal, archives du Fonds-Notman*)



Figure 16 : Le hall de la maison Hague à Montréal vers 1890 (*Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal, archives du Fonds-Notman*)



Figure 17 Le salon de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)

2.2.2 Les pièces de la maison Amyot

2.2.2.1 Les salons

La maison Amyot dispose d'un salon situé au rez-de-chaussée qui correspond au grand salon (fig. 17), d'un *smoking room* ou ce qui pourrait s'apparenter à un fumoir (fig. 14) situé lui aussi au rez-de-chaussée ainsi que d'un boudoir occupant une partie du deuxième étage (fig. 18). La photographie du grand salon montre une pièce plutôt modeste comparativement à de nombreuses autres photographies d'intérieurs bourgeois. Un des premiers constats que l'on peut faire, c'est que le salon ne dispose pas d'un grand nombre de sièges et ne dispose pas non plus de table de centre. On sait que l'aménagement du salon bourgeois suit normalement des règles particulières qui sont directement reliées au savoir-vivre et à l'étiquette, comme par exemple la disposition des fauteuils dont nous avons déjà traité. Étrangement, le salon de la maison Amyot ne profite pas d'une telle configuration, ce qui peut laisser supposer que ces soirées n'étaient pas monnaie courante dans cette maisonnée et que si elles avaient lieu dans cette pièce, le nombre de convives devait probablement être restreint. On remarque la présence d'un piano dans le coin droit de la pièce, élément important de l'intérieur bourgeois comme nous l'avons déjà mentionné plus haut dans ce chapitre, ainsi que quelques bibelots et plantes posés sur de petites tables qui ajoutent une touche féminine à la pièce qui, rappelons-le, est associée à la maîtresse de maison. Le salon-fumoir (fig. 14), quant à lui, correspond vraisemblablement à une pièce réservée au maître de la maison, comme semblent l'indiquer plusieurs éléments du mobilier. La photographie montre en effet quelques spécimens d'animaux empaillés ainsi qu'un centre de table qui semble représenter un jockey sur son cheval. L'ensemble de ces éléments



Figure 18 . Le boudoir de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)

décoratifs rappelle fortement le loisir de la chasse, activité reliée à la sphère masculine. De plus, on peut voir que des articles de fumeurs sont disposés sur la table de centre, on y voit notamment un contenant à tabac, ainsi qu'un cendrier sur pied qui se tient tout au bout de la table tout près du sapin. Comme nous l'avons signalé précédemment, l'usage du tabac au début du siècle était strictement réservé aux hommes, du moins au sein de la bonne société. Le savoir-vivre et le bon ton ne permettaient pas qu'une femme fume. Notons en outre que le mobilier qui décore cette pièce est caractérisé entre autres par des éléments massifs qui confère à ce salon un caractère masculin. Sans doute le maître de la maison recevait-il des personnes intimes dans cette pièce puisqu'il ne s'agit vraisemblablement pas d'un bureau ou d'une bibliothèque.

Le boudoir situé au deuxième étage de la demeure semble quant à lui destiné à la maîtresse de maison. La figure 18 montre en effet une pièce qui présente des caractéristiques féminines qui apparaissent, entre autres, au niveau de l'ameublement et de la décoration. On constate que le mobilier est d'allure plus délicate et plus stylisée que celui du salon de monsieur. On remarque également que les motifs fleuris sont omniprésents dans la pièce ; ils recouvrent l'ensemble des fauteuils et des coussins ainsi que les rideaux de toutes les fenêtres. Enfin, la présence d'une plante que l'on peut voir posée sur la table de centre ajoute au caractère féminin de la pièce.

2.2.2.2 La salle à manger

Il s'agit ici d'une pièce (fig. 19) qui, comme ce fut le cas dans la maison Marsh, est empreinte de modestie comparativement à beaucoup d'intérieurs bourgeois. On y retrouve un buffet (*sideboard*), un vaissellier, une jardinière et quelques petites tables. Au centre de la pièce prend place une table à manger de forme ronde entourée de quatre chaises. Cette table, fort petite pour une salle à manger bourgeoise, soulève certaines interrogations relatives à la sociabilité des habitants de la demeure. En effet, il semble impossible ici d'appliquer les règles de savoir-vivre et d'étiquette en matière de manières de table inhérentes à la bonne société et qui se rapportent à une table de forme rectangulaire que l'on retrouve habituellement au centre des salles à manger cossues. Nous avons déjà mentionné que chez la bourgeoisie francophone, contrairement à la bourgeoisie anglophone chez qui l'étiquette stipule qu'ils doivent être assis chacun aux deux bouts de la table, le maître et la maîtresse de maison doivent prendre place l'un devant l'autre au centre de la table⁶⁶. Les convives, quant à eux, doivent être placés en alternance selon leur sexe. Les parents se placent à l'inverse des étrangers, c'est-à-dire en conformité de sexe avec les maîtres de la maison. Ainsi, les mères et belles-mères se mettent du côté de la fille ou de la bru, les pères et beaux-pères se mettent du côté du garçon ou du gendre. Les grands-parents et les personnes âgées prennent place vers le centre de la table, tandis que les jeunes gens se trouvent relégués aux deux bouts⁶⁷. Les frères et sœurs se placent par rang d'âge, mais une cadette mariée prend le pas sur l'aînée. Si le maître de maison est veuf, sa fille ou l'une de ses parentes fait les honneurs de sa table. La place en face de lui ne peut être occupée que par sa fille, sa sœur ou la plus âgées de ses parentes mariées. De même, une veuve ne peut donner le siège en face d'elle qu'à un parent ou à un vieil ami de la

⁶⁶ *La vraie politesse et le bon ton*. Montréal, Eusèbe Sénécal, 1873, p. 69.

⁶⁷ Louise D'Alq. *Le nouveau savoir-vivre universel*. Paris, Bureaux des causeries familiales, 1886, p. 85.



Figure 19 · La salle a manger de la maison Amyot vers 1920 (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)

famille⁶⁸. Pour se diriger vers la table à manger, les hommes offrent aux femmes leur bras gauche. Il est nécessaire qu'ils aient la main droite libre pour écarter de la table les sièges que doivent occuper les dames qu'ils mènent. Une fois assis, chaque invité doit s'occuper exclusivement de sa voisine de droite et doit lui servir le vin et lui verser l'eau. S'il a à sa gauche une dame qui ne dispose pas d'homme près d'elle, il doit partager ses soins entre ses deux voisines, mais en laissant la préséance à celle de droite.

Aussi, les manières de tables dictées par les manuels d'étiquette font foi de la rigidité et du caractère strict, voire austère, typiques de la période victorienne. Ces règles, qui s'apparentent à des rituels, s'appliquent autant à la gestuelle qu'à l'art de la conversation. Le manuel de Mme Dufaux de la Jonchère⁶⁹, pour ne citer que celui-là, fait état à l'intérieur d'un chapitre entier des principales règles qui s'appliquent à la table. Certaines de ces règles sont pour le moins surprenantes :

« Évitez de renverser la salière, de mettre votre couteau en croix avec votre fourchette, de placer votre couteau le tranchant de la lame en haut, etc., il peut y avoir parmi les convives des personnes superstitieuses qui s'en effrayeraient [...] N'essuyez pas vos doigts à la nappe, mais à votre serviette. Les anglais les essuient, ainsi que leur couteau, à un morceau de pain, mais en France ce n'est pas l'usage [...] On n'étend pas le beurre, les confitures, etc., sur des tranches de pain coupé en tartines ; cette règle n'a d'exception que pour le beurre, lorsque l'on

⁶⁸ *Ibid.*, p. 85.

⁶⁹ Ermance. Dufaux. *Le savoir-vivre dans la vie ordinaire et dans les cérémonies civiles et religieuses*. Paris, Librairie Garnier Frères, 1883, p. 210-211, 212-213.

prend du thé [...] Pour boire ou demander à boire, il faut tenir son verre de la main droite avec le pouce et les deux doigts [...] Ne vous asseyez jamais ni trop près ni trop loin de la table [...] Il n'est pas bon ton de casser un œuf par le bout pointu. Quand vous avez mangé un œuf à la coque, ne laissez jamais la coquille entière sur votre assiette, mais écrasez-la avec un couteau ».

La photographie de la salle à manger montre un chien placé tout près de la table. Cela rappelle une vieille coutume en usage autrefois chez la bourgeoisie, mais qui ne devait probablement pas s'appliquer dans le cas de la famille Amyot. Beaucoup de manuel d'étiquette font en effet mention de l'importance du chien dans la salle à manger :

« S'il arrivait à un convive un de ces petits accidents inhérents à la misère de la nature humaine, n'ayez pas l'air de vous en apercevoir. Autrefois, dans le bon vieux temps, nos pères avaient toujours un chien sous la table, et lorsque pareille petite misère arrivait, on avait soin de pourchasser le chien, ou d'en faire le semblant. Mais il s'est trouvé tant de convives qui abusaient de l'amphitryon, que la mode des chiens lévriers et des danois est tout à fait tombée ; c'est tout au plus si l'on admet à présent sous la table des riches, un bichon ou une petite levrette. C'est moins commode pour certains tempéraments. »⁷⁰

⁷⁰ M. Boitard. *Manuel-physiologie de la bonne compagnie, du bon ton et de la politesse*. Paris, Sard, p. 61.

Il semble que le repas pris en bonne compagnie était une activité fort prisée par les élites et s'insérait tout naturellement dans le programme d'une grande soirée ou d'une réception. Cela se traduit d'ailleurs dans la division des pièces de la demeure bourgeoise, la salle à manger étant souvent adjacente au petit salon du rez-de-chaussée, où les convives et leurs hôtes prenaient l'apéritif, ainsi qu'au salon, lieu où l'on continuait la conversation en prenant le digestif et en écoutant de la musique jouée au piano. On pouvait également jouer aux cartes ou à divers jeux de société.

La modestie dont sont empreints la salle à manger et le grand salon de la maison Amyot, qui transparaît entre autres au niveau de la petitesse de la table à manger et du nombre plutôt limité de chaises et de fauteuils, laisse supposer que les invités étaient relativement peu nombreux à entrer dans cette demeure, du moins en ce qui concerne ces deux appartements. Il s'agit d'un élément plutôt surprenant puisque la majorité des manuels de savoir-vivre mettent beaucoup l'accent sur tout ce qui se rapporte à la sociabilité à l'intérieur de la maisonnée. Ces derniers insistent beaucoup sur l'étiquette se rapportant aux visites. Rappelons que celles-ci constituent une activité fondamentale dans la vie bourgeoise, en particulier dans la vie de la maîtresse de maison qui prend habituellement un jour de la semaine pour « recevoir ». On distingue les visites de cérémonies, les visites d'arrivée et de départ, les visites de noces et de condoléances, les visites de digestion, les visites de remerciement, les visites intimes et les visites en dehors des jours de réception. Toutes ces visites constituent des obligations et tous les gens de bonne société se doivent de les honorer. Aussi, chacune requiert une étiquette différente en ce qui a trait notamment à sa durée ainsi qu'au laps de temps à l'intérieur duquel on doit rendre la pareille ; c'est ce qu'on appelle la réciprocité. Le tableau de la page suivante présente les différentes catégories de visites avec les modalités qui s'y rattachent :

Type de visite	Durée	Circonstances	Réciprocité
Visite de cérémonie	15 à 20 minutes	Jour de l'an surtout	Dans les huit jours
Visite d'arrivée	courte durée	Arrivée en ménage ou dans une localité	Dans les huit jours
Visite de départ	courte durée	Départ d'une localité	Dans les huit jours
Visite de noces	Quelques minutes	noces	Dans les quinze jours
Visite de condoléances	brève	décès	Après 6 semaines
Visite de digestion	15 minutes	Dans la quinzaine suivant l'invitation à un repas	Ne s'applique pas
Visite de remerciement	Quelques minutes	Dans la huitaine suivant un bal, une soirée ou une fête	Ne s'applique pas
Visite intime	De par son caractère, ce type de visite échappe à toute étiquette		

* Tableau élaboré par Pascal Fillion après la consultation de différents ouvrages cités en bibliographie.

2.2.2.3 Le hall

Le hall de la maison Amyot (fig. 13), quoique légèrement exigü, correspond à ce que l'on peut retrouver dans beaucoup d'intérieurs bourgeois. On y voit le grand escalier, disposé un peu en retrait des autres pièces de la maison, qui mène aux chambres situées à l'étage, ainsi que quelques chaises et un canapé destinés aux domestiques et aux visiteurs. Cependant, ce hall ne dispose pas des éléments décoratifs qui font habituellement partie intégrante de cette pièce. John R. Porter fait mention, entre autres, d'un meuble d'importance introduit au dix-neuvième siècle que l'on appelle porte-chapeaux ou porte-manteaux-porte-parapluies qui peut prendre différentes formes, allant de la simple patère à un meuble massif et élaboré (fig. 20). Outre ce meuble, le hall est souvent décoré d'une horloge de parquet, d'un baromètre et d'un miroir console. Ces éléments n'apparaissent pas sur la photographie du hall de la maison Amyot. On y voit cependant d'autres pièces de mobilier intéressantes, comme ce gramophone qui se tient au pied de l'escalier.

2.2.2.4 La chambre des maîtres

Les photographies de la maison Amyot montrent trois chambres à coucher : la chambre des maîtres (fig. 21), une chambre d'enfant (fig. 22) et une troisième chambre qu'il convient d'appeler la chambre d'invités (fig. 23). Il n'est pas étonnant de voir ici une chambre des maîtres unique. À la fin du XIX^e siècle, les demeures bourgeoises possédaient encore deux chambres des maîtres, l'une pour Madame, l'autre pour Monsieur. Cette séparation s'est cependant estompée dès le

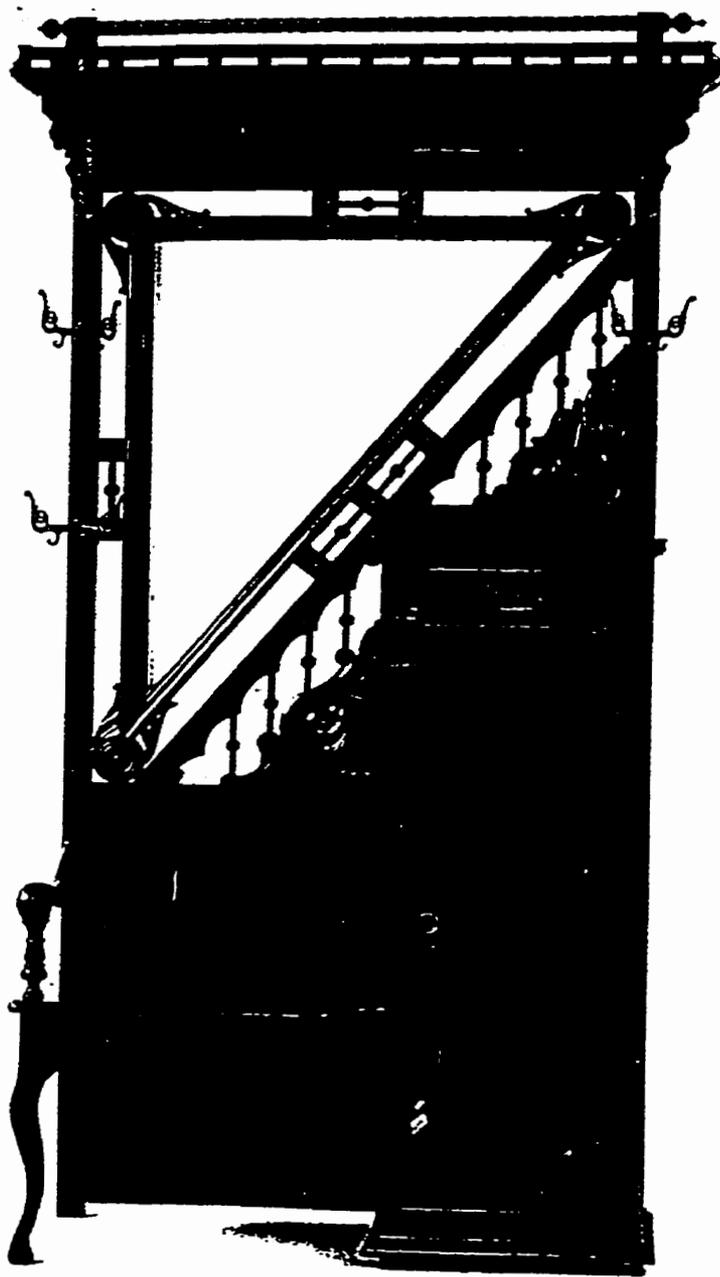
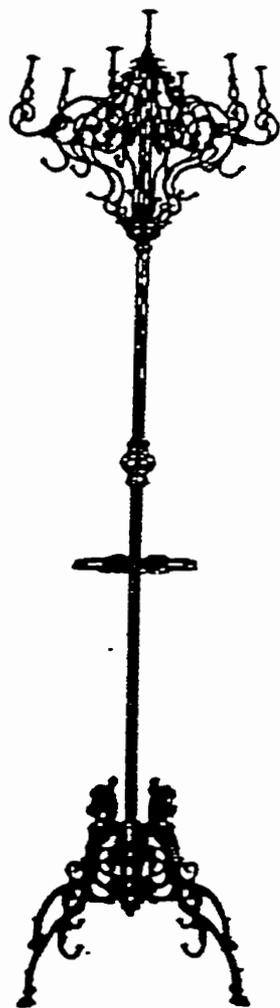


Figure 20 : Exemples de portes-manteaux. (John R. Porter. *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, p. 126-127*)



Figure 21 : La chambre des maîtres de la maison Amyot (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)



Figure 22 La chambre d'enfant de la maison Amyot (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)



Figure 23 La chambre d'invités de la maison Amyot (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)

début du XX^e siècle⁷¹. Aussi, la chambre des maîtres était généralement située à l'étage, tout juste au-dessus du salon. La figure 21 montre une chambre des maîtres bien meublée, quoique modeste. On y voit le lit conjugal, élément de loin le plus important de la chambre à coucher, deux commodes à miroir ainsi qu'un fauteuil placé près de la fenêtre. John R. Porter mentionne qu'au Québec, à l'époque victorienne, la chambre à coucher bourgeoise est aménagée de façon à ce que le lit soit placé la tête contre le mur, ce qui laisse un espace libre de chaque côté. C'est également l'aménagement qui prévaut en Angleterre. En France, on place le lit contre le mur, ne laissant libre qu'un seul de ses côtés. De plus, on place habituellement le lit de manière à ce que les occupants ne soient pas face à la fenêtre afin d'éviter qu'ils soient aveuglés par le soleil à leur réveil. Par contre, cela ne correspond pas à l'aménagement de la chambre à coucher anglaise où le lit est souvent dirigé vers une fenêtre principalement pour des raisons de manque d'espace, comme l'explique Hermann Muthesius :

« In England there seems often to be no alternative to placing the bed with the foot towards the window, since one of the walls lying at right-angles to the window is taken up by the fireplace and the other by the door into the dressing room »⁷².

Selon John R. Porter, les intérieurs domestiques de la bourgeoisie anglophone incluent une pièce appelée *dressing room* qui communique avec la chambre des maîtres et qui sert à la toilette du mari. Elle est très répandue dans les intérieurs anglais et américains au XIX^e siècle, mais n'apparaît au Québec que vers le

⁷¹ François Rémillard et Brian Merrett. *Demeures bourgeoises de Montréal : le mille carré doré, 1850-1930*. Montréal, Les Éditions du Méridien, 1986, p. 28.

⁷² Hermann Mathesius. *The English House*. New-York, Rizzoli International Publications Inc., 1979, p. 92.

début du XX^e siècle dans les milieux anglophones surtout. Lorsque le maître de la maison dispose de sa *dressing room*, la chambre à coucher est utilisée par la maîtresse de maison pour s'habiller⁷³. Les accessoires de toilettes sont habituellement disposés près de la fenêtre, c'est à dire à la gauche du lit. En Angleterre, une coutume ancienne, toujours en vigueur au cours de la période victorienne, spécifie que la femme doit dormir à la gauche de son mari dans le lit conjugal et, conséquemment, ses accessoires de toilettes prennent place dans la partie gauche de la chambre à coucher⁷⁴. Au sein de la bourgeoisie francophone, on ne retrouve habituellement pas de *dressing room*, mais plutôt un boudoir placé près de la chambre des maîtres.

Le fait que la figure 21 montre un lit de bébé placé près du lit semble indiquer que la famille Amyot ne disposait pas des services d'une *nurse*. Le bébé dormait avec ses parents. Dans le milieu anglophone, la *nursery* constitue une pièce d'une grande importance dans la maison. Elle est séparée du reste de la demeure et les enfants vivent à l'écart des autres membres de la famille jusqu'à l'adolescence. En France, la chambre de la gouvernante est contiguë à celle des enfants. Au Québec, la *nursery* est une pièce peu courante, même chez les anglophones. Chez les francophones, les enfants disposent habituellement de leur propre chambre généralement vers l'âge de 5 ans⁷⁵.

⁷³ John R. Porter. *op. cit.*, p. 253.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 92.

⁷⁵ Monique Eleb-Vidal et Anne Debarre-Blanchard. *In Extensio, architecture domestique et mentalités. Les traités et les pratiques au XIX^e siècle*. Paris, Recherches à l'École d'Architecture Paris-Villemin, 1984, p. 170

2.2.2.5 La chambre d'enfant

La figure 22 montre la chambre d'enfant qui est située elle aussi à l'étage. Elle dispose d'un mobilier semblable à celui que l'on retrouve dans la chambre des maîtres, mais à plus petite échelle. Il s'agit fort probablement d'une chambre de jeune fille, comme semblent l'indiquer la coiffeuse placée près de la fenêtre ainsi que les jouets de poupée disposés en dessous. Habituellement, la chambre de jeune fille dispose d'éléments décoratifs associés à la féminité, comme des plantes et des fleurs, ce qui n'est pas le cas ici. Aussi, elle est normalement très confortable et son aménagement comprend un lit, une commode, une table de toilette, une table pour écrire (pour la rédaction d'un journal et faire la correspondance), des fauteuils confortables et une chaise longue.

Au sein des milieux bourgeois, la chambre des maîtres ou la chambre de madame et la chambre de la jeune fille constituent une retraite féminine. La dame et la jeune fille peuvent y recevoir des amies intimes, ce qui n'est pas le cas pour les hommes. Ces derniers ne reçoivent jamais dans la chambre, mais plutôt au salon, au living hall, dans la bibliothèque, dans le fumoir ou dans la salle de billard.

2.2.2.6 La chambre d'invités

Chaque demeure bourgeoise doit disposer de sa ou de ses chambres d'invités. Il s'agit d'une pièce qui s'inscrit parfaitement dans le mode de vie bourgeois qui valorise la sociabilité et l'hospitalité et où les invités sont traités avec un

profond respect. La chambre doit disposer, outre le lit, d'une table, d'une table de toilette et de fauteuils. L'importance de cette pièce tient également au fait qu'il s'agit souvent de la seule pièce de la maison où le ou les invités peuvent s'isoler. La figure 23 montre la chambre d'invités de la maison Amyot qui dispose d'une commode, d'un lave-mains et d'un fauteuil.

2.2.2.7 La salle de bain

La salle de bain de la maison Amyot, que l'on peut voir sur la figure 24, est située à l'étage, près des chambres à coucher. La salle de bain est une commodité apparue dans la demeure bourgeoise à la fin du XIX^e siècle. Witold Rybczynski signale que l'idée de réunir tous les sanitaires dans une même pièce à l'usage de toute la famille a vu le jour aux États-Unis⁷⁶. Au tournant du siècle, il était tout à fait courant qu'une demeure dispose de sa salle de bain, où la baignoire se trouvait à une extrémité de la pièce, face au lavabo et au cabinet installés côte à côte. L'apparition de cette salle de bain familiale a eu des répercussions sur l'aménagement intérieur de la demeure. On a vu en effet disparaître les salles d'habillage ainsi que les petites salles d'eau qui faisaient partie ou qui étaient contiguës aux chambres à coucher. Ces dernières ont pu être agrandies, puisqu'elle disposaient dorénavant de plus d'espace.

Anne Debarre-Blanchard et Monique Eleb-Vidal font état dans leur ouvrage *In Extenso* de l'apparition de la salle de bain dans les demeures bourgeoises françaises. On peut y lire :

⁷⁶ Witold Rybczynski. *Le confort. Cinq siècles d'habitation*. Montréal, Éditions du Roseau, 1989, p.178.



Figure 24 - La salle de bain de la maison Amyot (*Fonds-S.-Eugène-Amyot, Ville de Québec*)

« C'est le dispositif baignoire-eau courante qui l'a emporté au début de notre siècle, après bien des balbutiements. C'était encore à cette époque là une rareté [...] L'habitation se transforma peu à peu pour accueillir les appareils sanitaires, qui se résument à la fin du siècle à un cabinet de toilette lié à la chambre, dans la plupart des cas, le lavabo, le tub et la baignoire étant encore des objets de luxe. La baignoire, qui était un objet rapporté, auquel on cherchait une place, qui donc avait le statut de meuble, va se transformer quand elle sera fixée dans une pièce spécifique, qu'elle définira. »⁷⁷

Outre la salle de bain, on retrouve un lavabo au boudoir et un autre dans la chambre des maîtres. On peut supposer que le lavabo dans la chambre des maîtres remplace le vase d'eau traditionnel. En ce sens, il s'agit d'une commodité utilisée par le maître ou la maîtresse de maison pour la toilette du soir et du matin. On pourrait aussi affirmer que le lavabo du boudoir servait aux mêmes fins. Nous avons déjà mentionné que les maisons bourgeoises francophones profitaient de la présence d'un boudoir adjacent à la chambre des maîtres qui pouvait servir à la toilette de la maîtresse de maison. Il peut également s'agir d'une commodité visant à assurer la bonne hygiène des occupants de la pièce lors de réceptions ou de rencontres mondaines comme le thé, par exemple, où souvent, il y a présence de nourriture. Hermann Muthesius souligne le fait que le lavabo situé au premier étage de la demeure est généralement réservé aux dames ainsi qu'aux visiteurs⁷⁸. C'est peut-être la raison pour laquelle on retrouve la présence d'un lavabo dans le boudoir de la maison Amyot, cette pièce étant utilisée avant tout par la maîtresse de maison et ses invitées.

⁷⁷ Monique Eleb-Vidal et Anne Debarre-Blanchard. *op. cit.*, pp. 196-197.

⁷⁸ Hermann Muthesius. *op. cit.*, p. 94.

Synthèse

Ce deuxième chapitre a fait ressortir, de façon globale, certaines caractéristiques des univers domestiques bourgeois francophone et anglophone qui ont fait apparaître certaines similitudes et dissemblances. D'une part, nous avons vu qu'il existe des éléments qui semblent communs à l'ensemble des milieux bourgeois. Ces similarités paraissent soit dictées par la mode de l'époque, soit liées à des nécessités d'ordre fonctionnel. C'est le cas, entre autres, en ce qui concerne l'architecture générale des demeures bourgeoises qui est directement reliée à certaines fonctions, ou à certains besoins spécifiques comme l'hygiène et le besoin d'intimité, par exemple. En effet, le fait que l'escalier principal se trouve dans le hall de la demeure bourgeoise réfère à un besoin d'intimité, puisque les chambres à coucher se trouvent habituellement à l'étage. Nous avons également constaté que la maison bourgeoise est compartimentée en fonction d'une spécialisation des pièces. On y retrouve certaines pièces associées davantage à la sphère masculine qui présentent une fonction qui relève du monde public, tandis que d'autres pièces sont plutôt associées à la sphère féminine et au monde privé.

D'autre part, il apparaît clairement que les mondes bourgeois anglophones et francophones présentent certaines différences, particulièrement au niveau de l'étiquette, ce qui a inévitablement des répercussions au niveau de l'architecture domestique. L'aménagement de la salle à manger, par exemple, diffère chez les anglophones et les francophones. Cette dissemblance est surtout imputable à une différence de conception de la vie domestique qui se répercute dans les règles de l'étiquette. Les places assignées aux hôtes ainsi qu'aux convives dans la salle à manger sont distinctes chez chacune des deux cultures et cela aura une incidence sur la configuration et la décoration de la pièce.

Dans le troisième chapitre, nous appliquerons ces similitudes et ces dissemblances au Fonds-Jourdain-Fiset de façon à faire ressortir certaines caractéristiques du mode de vie, et conséquemment de l'aménagement intérieur, s'apparentant à l'un ou l'autre des univers domestiques anglophone et francophone.

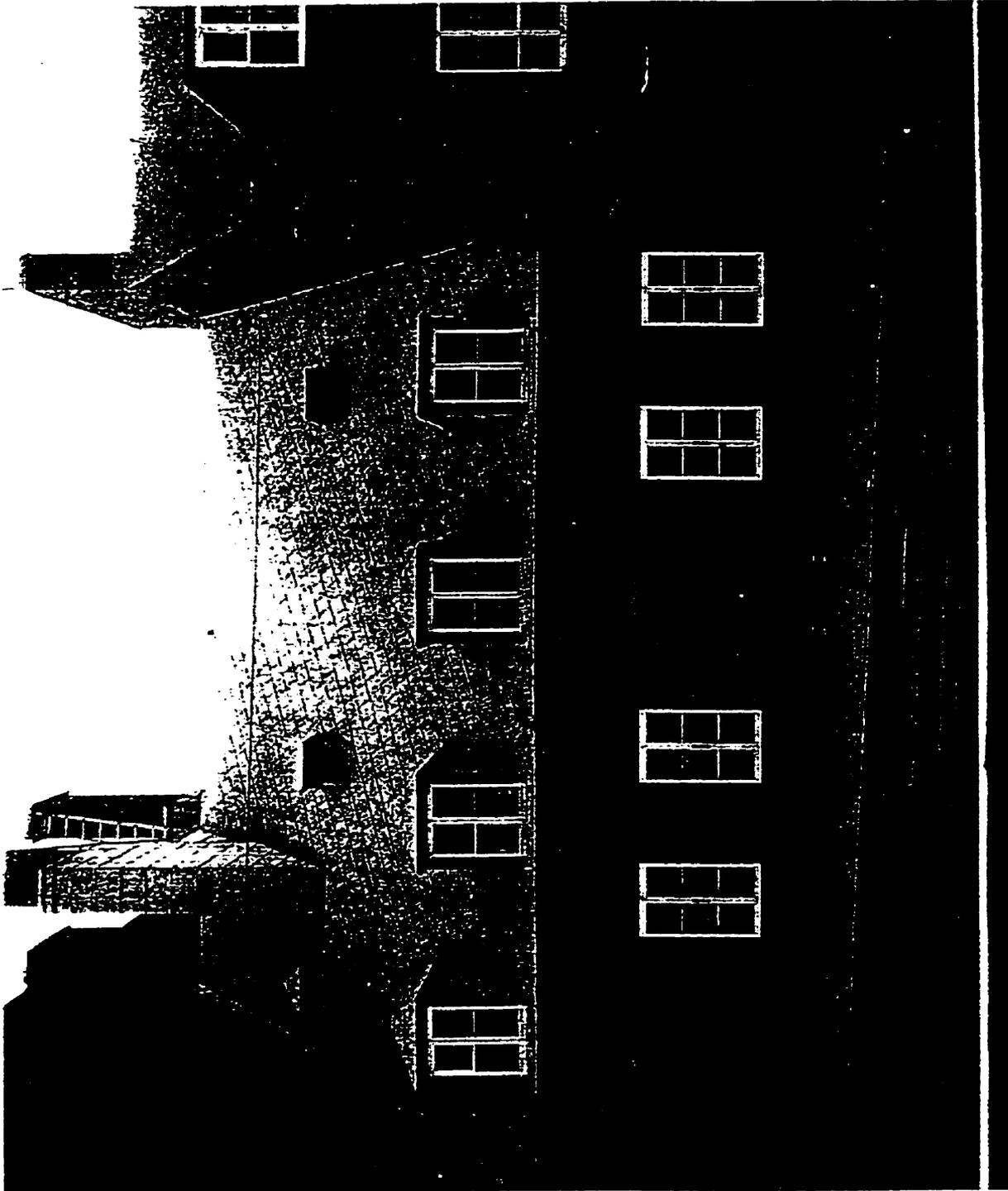
CHAPITRE III

Le Fonds-Jourdain-Fiset

Nous avons déjà signalé en introduction que le Fonds-Jourdain-Fiset avait été acquis par le Musée de la civilisation en 1993 et que ce Fonds exceptionnel comprenait la presque totalité des objets composant l'univers domestique d'une demeure bourgeoise du tournant du siècle. Nous tenions à le rappeler parce que c'est ce qui constitue son caractère unique. La Fonds-Jourdain-Fiset rend possible une reconstitution d'un intérieur domestique inchangé depuis près de cent ans et témoigne du mode de vie d'une famille bourgeoise francophone de Québec. Comme on peut le lire dans le dossier documentaire concernant le Fonds-Jourdain-Fiset élaboré par le Musée de la civilisation pour la Commission canadienne des exportations de biens culturels, « le Fonds-Jourdain-Fiset appartient de par sa nature et son contenu à un fonds de mise en valeur de maison historique ». Les collections concernant la bourgeoisie francophone québécoise constituent une rareté. En ce sens, le Fonds-Jourdain-Fiset représente une formidable occasion d'étudier d'un point de vue ethnologique un univers domestique dans lequel ont évolué cinq générations d'une même famille.

Tous les objets composant le Fonds ont appartenu à la famille Tourangeau-Fiset⁷⁹ qui habita au 100 rue Saint-Jean (fig. 25) de 1770 à 1929. Cette demeure ayant été détruite par un incendie, la famille Tourangeau déménagea au 52 rue Saint-Louis (fig. 26). Le donateur, M. Jourdain Fiset, ainsi que quelques membres de sa famille y demeureront jusqu'en 1993. Les photographies présentant l'architecture

⁷⁹ Voir la généalogie de la famille en annexe A.



Figuré 25 : La maison de la famille Tourangeau-Fiset au 100, rue Saint-Jean vers 1895 (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

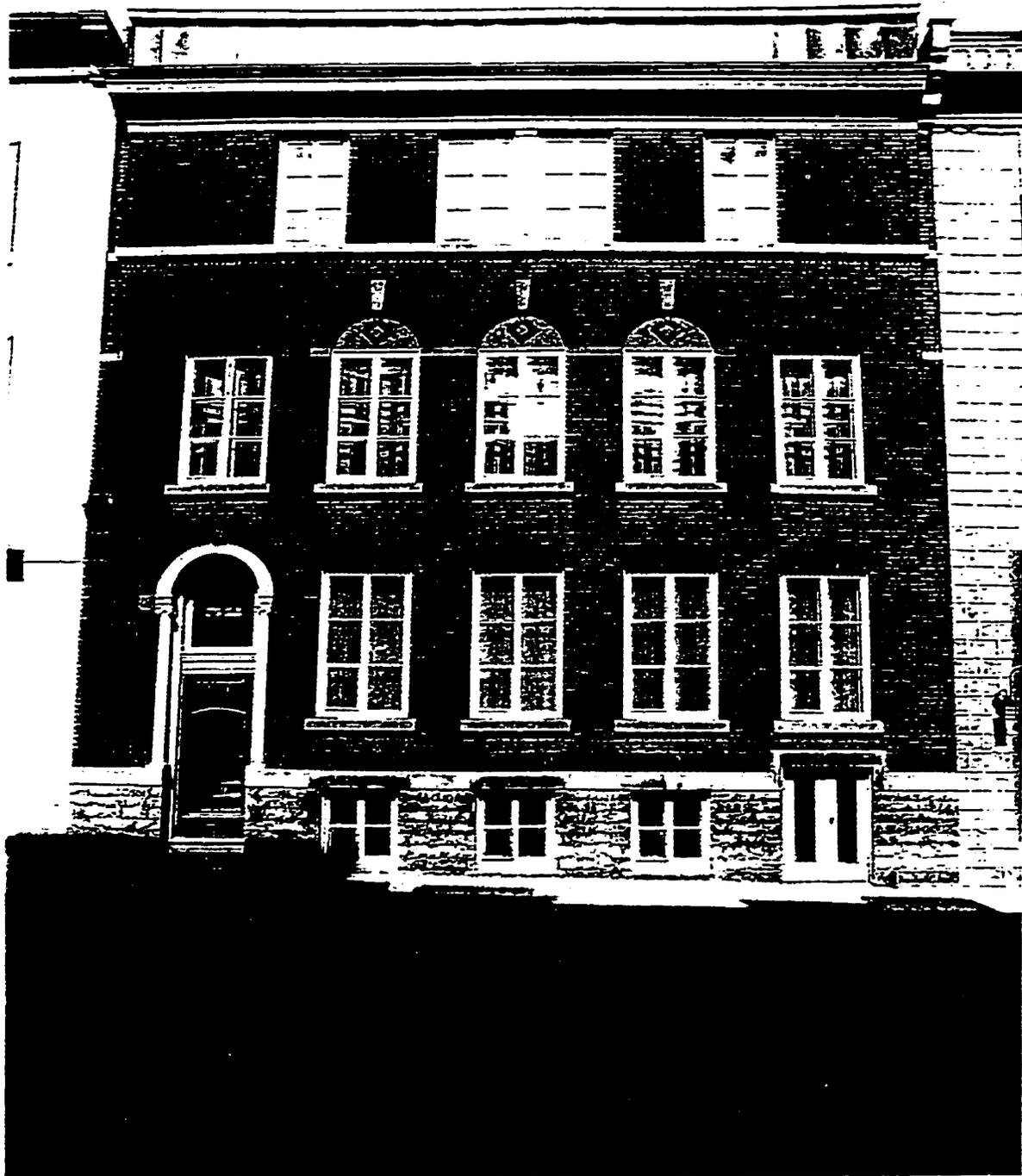


Figure 26 : La maison de la famille Tourangeau-Fiset au 52, rue Saint-Louis en 1910 (*Fonds-Jourdan-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

domestique et auxquelles nous faisons référence dans ce chapitre ont été prises vers 1895 au 100 rue Saint-Jean.

3.1 Analyse des composantes du Fonds-Jourdain-Fiset

Comme nous l'indiquions au tout début de cette étude, le Fonds-Jourdain-Fiset comprend en tout plus de 1820 pièces, dont plus de 700 concernent la vie domestique. De façon plus précise, il inclut 317 objets relatifs au secteur alimentaire, 68 objets reliés à la décoration intérieure, plusieurs pièces de mobilier, tout près de 560 volumes, des documents sur papier, dont des cartes d'invitation, 161 cartes postales ainsi qu'un grand nombre de photographies.

3.1.1 Objets reliés au secteur alimentaire

Le secteur alimentaire est représenté par une multitude d'objets datant pour la plupart du XIX^e siècle et qui sont principalement de fabrication anglaise. Certaines pièces, comme le magnifique service à thé en argent, le service à vaisselle de 49 pièces ainsi que les nombreuses assiettes et plats de services constituent de bons indices significatifs quant au désir de représentation des membres de la famille. Le Fonds comprend en outre des pièces fort intéressantes qui témoignent de la richesse de la famille Tourangeau-Fiset et également du mode de vie associé à la bourgeoisie de la période victorienne, au sein de laquelle la culture matérielle est caractérisée par des objets destinés à un usage spécialisé. On y retrouve entre autres une paire de ciseaux à raisins fabriquée par l'artisan Étienne Plantade, de la rue

Notre-Dame à Montréal entre 1806 et 1815, un présentoir à œufs fabriqué à Toronto et un porte-toasts.

3.1.2 Objets reliés à la décoration

Parmi les objets relatifs à la décoration, certains présentent en outre un caractère fonctionnel. C'est le cas, par exemple, des quelques clochettes et timbres décoratives qui laissent supposer que la famille Tourangeau-Fiset profitait des services de domestiques. Elles devaient vraisemblablement être utilisées dans la salle à manger ainsi qu'au salon, bien qu'aucun signe ne permette de le confirmer. Le Fonds inclut également un thermomètre d'intérieur décoratif qui servait peut-être à maintenir une température ambiante confortable dans un appartement en particulier, sans doute le salon, puisqu'il s'agit de la pièce de la demeure qui accueille habituellement les invités et qui, par conséquent, nécessite une aération et une température favorisant le confort et l'aisance. Toutefois, aucun signe ne nous permet d'affirmer que cet objet prenait place au salon. La présence de ce thermomètre évoque les notions d'hygiène caractéristiques de la période victorienne, dont nous avons déjà traité.

3.1.3 Livres, cartes d'invitation et cartes postales

Les livres constituent une partie importante du Fonds. Ils témoignent de la profession exercée par certains membres de la famille Tourangeau-Fiset, des professions libérales surtout, ce qui corrobore nos affirmations énoncées au chapitre premier selon lesquelles la bourgeoisie canadienne-française était surtout issue de professions libérales, contrairement à la bourgeoisie anglophone davantage associée au milieu commercial et financier. Beaucoup de ces livres traitent de médecine

(entre autres *Nouveau manuel de médecine homéopathique. Traité de médecine pratique, la médecine légale*), de droit (*Le manuel du notaire, Dictionnaire du droit civil, Commentaire sur le code civil du Bas-Canada*), de politique (*Discours de Sir Georges Cartier, Confederation, or, the political and parlimentary history of Canada*), d'histoire (*Histoire de France, Invasion du Canada et siège de Québec, Histoire des Ursulines de Québec*) et de religion (*Le Nouveau testament de notre Seigneur Jésus-Christ, Sainte bible en latin et en français, La vie de notre Seigneur Jésus-Christ*). Effectivement, certains des membres de la famille ont exercé des professions liées à ces différents secteurs. M. Adolphe Elzéard Guillet Tourangeau a été député et maire de Québec de 1840 à 1865, M. Elzéard Fiset a été protonotaire de la cour supérieure de Québec, M. Pierre G. Tourangeau a été médecin et M. Jean G. Tourangeau a été notaire.

Les livres issus du Fonds renseignent également sur certaines facettes de la vie bourgeoise au tournant du siècle, en particulier sur l'éducation et le processus de socialisation des membres de l'élite. On y retrouve entre autres une magnifique collection de 21 tomes sur l'art de la conversation. Cette collection vient appuyer les données selon lesquelles la conversation constitue une activité fort prisée des élites et on se rend compte en outre que la conversation est un art en soi et qu'elle nécessite certaines connaissances préalables liées à l'étiquette et au savoir-vivre. Tout comme l'ensemble des activités sociales de la bourgeoisie, l'art de la conversation est régi par des règles strictes très bien établies. On pourrait presque affirmer qu'il s'agit en quelque sorte d'un jeu qui doit permettre de démontrer ses habiletés orales dans un univers où le maniement de la conversation constitue une occasion de bien paraître et, par le fait même, de démontrer que son rang social élevé est justifié. Lors de soirées mondaines, les hôtes ont le devoir de diriger la conversation, mais doivent également tenter de s'effacer pour permettre aux autres de briller. Les moments passés au salon après les repas constituent une excellente occasion pour les convives de faire valoir leur bonnes manières et leur savoir-vivre.

Ceux qui feront valoir leur bonne maîtrise de la conversation seront davantage estimés de leurs hôtes et seront aisément admis au sein d'un cercle social défini. Il faut préciser que les gens issus de la bourgeoisie ont tendance à se regrouper entre eux au sein d'un milieu relativement homogène, comme par exemple dans un quartier ou un faubourg aux limites et aux frontières bien établies ou encore à l'intérieur de clubs sélects. Le fait de se regrouper de cette façon permet de maintenir les contacts entre les individus, de se rendre visite mutuellement et d'appliquer les règles strictes du savoir-vivre et de l'étiquette qui leur permettent de se reconnaître entre eux. Montréal, par exemple, avait au début du siècle son « Mille carré doré » au sein duquel vivait une population bourgeoise principalement anglophone qui constituait, en quelque sorte, un cercle social plus ou moins fermé. Nous avons vu au chapitre premier que les frontières qui délimitaient le « Mille carré doré » étaient bien établies. De même, la ville de Québec possédait ses faubourgs Saint-Jean et Saint-Louis, dont la majorité des résidants appartenaient à la classe bourgeoise⁸⁰.

Les cartes d'invitation, qui sont toutes datées de la fin du XIX^e siècle, témoignent des relations sociales de la famille Tourangeau-Fiset dont certains membres sont impliqués dans la politique provinciale et municipale. Ainsi, les cartes font part d'invitations s'adressant principalement aux grands-parents maternels du donateur (M. Jourdain Fiset), notamment à une réception donnée par le Gouverneur Général du Canada, à une soirée donnée en l'honneur du Consul-Général de France, à un bal chez le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec et à un bal donné en l'honneur de personnalités politiques de la Colombie-Britannique. L'importance de ces cartes au sein du Fonds réside dans le fait qu'elles s'adressent à des membres de la bourgeoisie canadienne-française, habitant la ville de Québec de surcroît, à une époque où la bourgeoisie anglophone, puissante et

⁸⁰ Il faut noter que les bourgeois résidant au sein de ces deux faubourg étaient surtout concentrés sur les rues Saint-Jean et Saint-Louis.

solidaire, est omniprésente dans presque tous les secteurs d'activité. Ces cartes d'invitation démontrent à quel point certains membres de la famille étaient connus et influents, ayant même la possibilité de s'insérer au sein de la bourgeoisie canadienne anglophone.

Finalement, les nombreuses cartes postales issues du Fonds témoignent de quelques-uns des voyages de la famille Tourangeau effectués pour la plupart entre 1875 et 1939. Au tournant du siècle, la bourgeoisie apprécie grandement les voyages et l'exotisme et la famille Tourangeau ne fait pas exception. Les cartes postales proviennent, outre plusieurs provinces canadiennes, des États-Unis, des Bermudes (1880), de la Floride (1890) et à partir de 1901, de l'Europe, plus précisément de la France, de l'Italie et de l'Angleterre.

3.1.4 Objets personnels divers

Parmi les objets personnels, on retrouve certaines pièces qui renseignent sur la nature des loisirs et des divertissements de la famille tourangeau, comme des jumelles de théâtre de fabrication allemande ainsi qu'un éventail. Ces accessoires semblent définir le théâtre et les soirées de spectacles comme des activités mondaines prisées. Il s'agit en effet de lieux où les gens ont l'opportunité de se rencontrer entre eux et de faire part verbalement d'invitations à différentes activités.

Aussi, d'autres pièces réservées à un usage davantage privé témoignent de l'importance de prendre soin de son corps et de sa santé et renvoient encore et toujours à l'art du paraître, caractéristique bourgeoise dont nous traitons au chapitre précédent. On retrouve entre autres un repousse-chair ou repousse-cuticule

et un polissoir à ongles faisant partie d'un ensemble complet de manucure pour homme (15 pièces) en ivoire français datant de la fin du XIX^e siècle. Il s'agit d'un souvenir de voyage acheté par le père de monsieur Jourdain Fiset, donateur du Fonds, lors de son premier séjour à Paris en 1886.

3.1.5 Le mobilier

La recherche documentaire effectuée par le département de conservation du Musée de la civilisation indique que la grande majorité des meubles ont été acquis entre 1830 et 1860 par M. Adolphe Tourangeau, le grand-père du donateur Jourdain Fiset, alors qu'il remplissait des fonctions publiques. Madame Tourangeau, mère du donateur, obtint les meubles lors de la succession.

L'ensemble du mobilier regroupe des pièces telles que des chaises, des fauteuils, plusieurs tables, des tabourets, deux canapés, des commodes, ainsi qu'un lit. Aussi, contrairement à la grande majorité des objets reliés au secteur alimentaire qui sont de fabrication anglaise, le mobilier est de fabrication principalement canadienne. Certaines pièces, c'est le cas des chaises à dossier en ballon, sont attribuées à William Drum, un des plus grands manufacturiers de meubles du Québec. Sa fabrique, *Cabinet & Chair Factory*, située à Québec, employait 120 travailleurs en 1871⁸¹. La plupart des pièces de mobilier sont de style néo-rococo, caractérisé, rappelons-le, par des courbes et des contre-courbes ainsi que de nombreux éléments sculptés en « S » ou en « C ».

⁸¹ John R. Porter. *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal. Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, p. 321.

3.2 L'aménagement intérieur

3.2.1 Le salon

Le salon de la demeure de la famille Tourangeau (fig. 27) correspond bien au modèle généralement admis d'un intérieur victorien, c'est-à-dire que la décoration et les pièces de mobilier, dans leur ensemble, remplissent parfaitement leur fonction de représentation des valeurs admises au cours de cette période, soient entre autres le confort, le bien-être familial au foyer ainsi que le besoin de paraître. Nous avons déjà signalé que le salon, avec le hall, correspondait à la pièce la plus importante de la maison bourgeoise et, en ce sens, son aménagement doit être non seulement représentatif de la richesse de ses propriétaires, mais aussi intimement lié à son caractère multifonctionnel. En effet, le salon est habituellement utilisé en tant que pièce familiale et conviviale, mais il peut également servir de salle de musique, comme en témoigne ici la présence du piano, élément indispensable et très considéré du salon bourgeois que l'on retrouvait aussi dans celui des intérieurs Marsh et Amyot. À ce titre, le salon de ces deux intérieurs ainsi que celui des Tourangeau-Fiset correspondent à la fois au modèle américain et au modèle anglais, le premier étant caractérisé par le fait qu'il constitue une pièce de réception richement décorée et une pièce plus conviviale, le second, davantage considéré comme une pièce familiale, confortable et bien meublée, où l'on retrouve parfois la présence d'un bureau et d'une bibliothèque et où l'on peut lire et travailler.

Bien que le salon du 100 rue Saint-Jean ne présente pas un décor très chargé, on y retrouve tout de même certains éléments décrits par Prioul et Léonidoff, comme la moquette qui recouvre entièrement le plancher de la pièce, le papier peint



Figure 27 Le saïon de la maison Tourangeau-Fiset au 100, rue Saint-Jean vers 1895 (*Fonds-Jourdan-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

ainsi que les tissus présents sur le pourtour des fenêtres. Outre les chaises et les fauteuils, on retrouvait au salon un canapé de style empire (fig. 28) dont la fabrication est attribuée à Philippe Vallière⁸², qui fait partie d'un ensemble de neuf pièces et qui a été acquis par Adolphe Tourangeau, grand-père du donateur, lors d'un encan à la Citadelle de Québec.

3.2.2 Le petit salon

Le petit salon du 100 rue Saint-Jean (fig. 29) est une pièce intime qui semble posséder la caractéristique de convenir à la fois au maître et à la maîtresse de maison, contrairement à ce que l'on retrouve dans beaucoup de demeure où les pièces assignées au maître et à la maîtresse sont différentes et séparées. Ce fut le cas dans la maison Amyot, où l'on retrouvait la présence d'un boudoir et d'un fumoir. Ici, il s'agit plutôt d'un salon-bibliothèque, petit salon qui s'apparente au parloir, une pièce qui habituellement est directement accessible depuis le hall et qui, selon Harvey Green⁸³, s'adresse effectivement autant au maître qu'à la maîtresse de maison qui l'utilisent selon les circonstances : « [...] Matched sets of parlour furniture, usually a sofa, a gentlemen's chair, a side chair and a lady's chair, reflected both the canons of appropriate behavior in the parlour and the nature of ideal family structure »⁸⁴.

Le décor présente certains objets à caractère masculin, tels le cendrier sur pied, élément de l'univers domestique apparu tardivement vers la fin du XIX^e

⁸² Important manufacturier de meubles de Québec, principal concurrent de William Drum, propriétaire de la *Manufacture of all kinds of furniture* à la fin du siècle dernier.

⁸³ Harvey Green. *The Light of the Home*. New-York, Pantheon Books, 1983, 205 pages.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 97.



Figure 28 : Canapé de style Empire, attribué au manufacturier de meubles Philippe Vallière (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

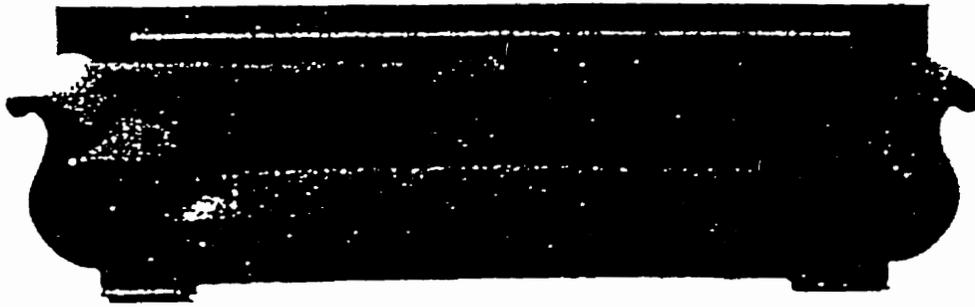


Figure 30 : Canapé de style Empire, attribué au manufacturier de meubles Philippe Vallière (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

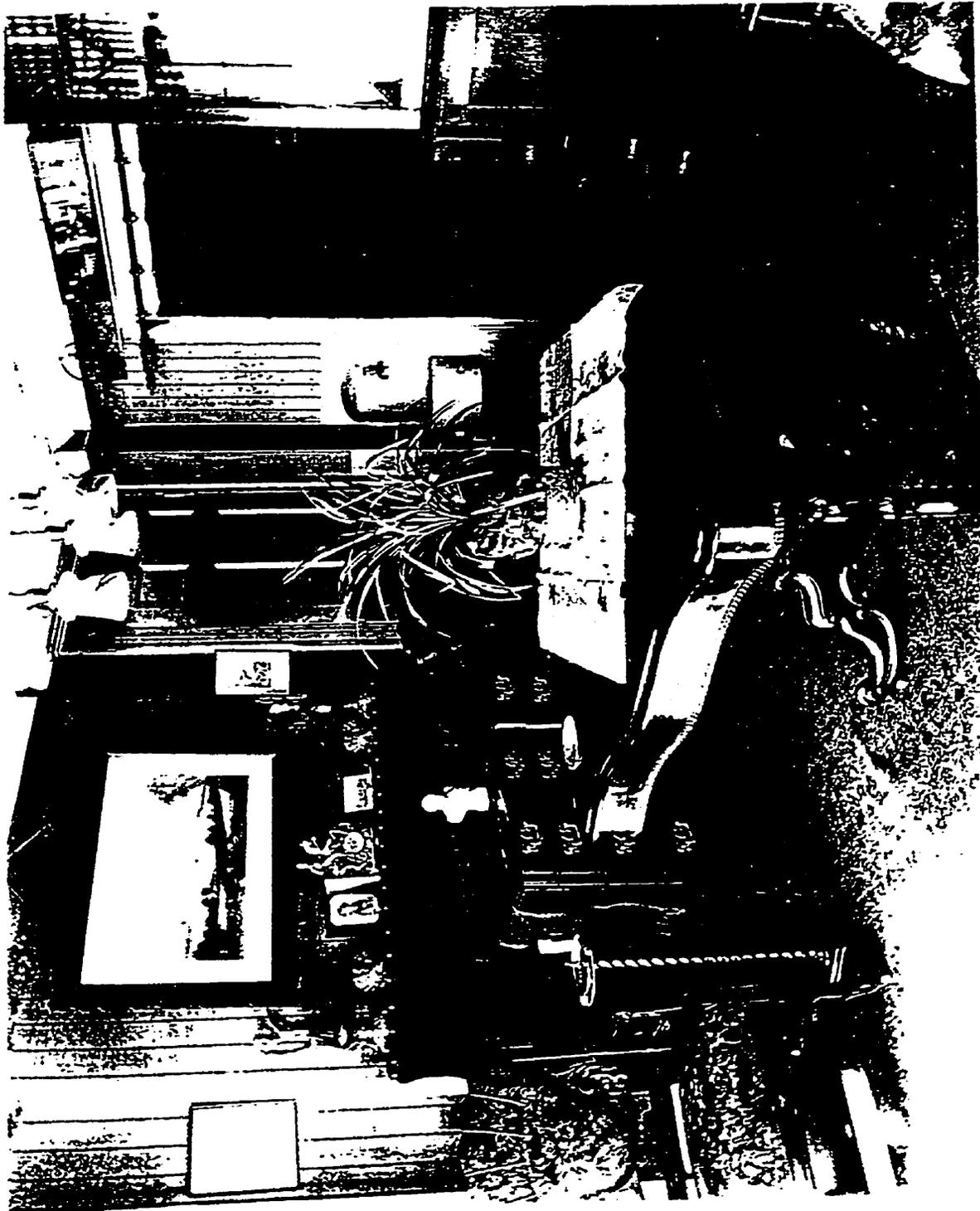


Figure 29 Le petit salon de la maison Tourangeau-Fiset au 100, rue Saint-Jean vers 1895 (*Fonds Jourdan-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

siècle⁸⁵, qui se tient entre le fauteuil et la commode ainsi qu'un pendule décoratif évoquant un jockey ou un cavalier. Étant donné que le salon-bibliothèque s'adresse aussi à la maîtresse de maison, il est naturel d'y retrouver certains objets qui lui confère un caractère féminin. Harvey Green fait référence dans son ouvrage à ces objets décoratifs qui confèrent à la pièce une sorte de féminité. Il signale entre autres la présence de plantes et de fleurs ainsi que celle de figurines et de portraits familiaux⁸⁶, éléments que l'on retrouve effectivement dans cette pièce de la demeure Tourangeau-Fiset. La photographie du petit salon (fig. 29) montre une plante bien mise en évidence au centre de la table, divers bibelots ainsi que des portraits et des photographies. On remarque également la présence de draperies et de tissus recouvrant certains des meubles, éléments habituellement absents au sein des pièces s'adressant strictement au maître de la maison.

Le mobilier de la pièce est constitué de quelques fauteuils⁸⁷ disposés autour d'une table, laquelle pouvait certainement être utilisée lorsque la maîtresse de maison recevait des convives pour le thé et également lors de soirées de cartes ou de jeux de société. On aperçoit, au centre de la photographie, dans un coin de la pièce, un robinet surplombant une sorte de bassin ou de réceptacle disposé à même le mur. Il s'agit d'un élément que l'on retrouvait également dans le boudoir de la maison Amyot et qui devait servir aux mêmes fins, soit le lavage des mains ou le rinçage des tasses. Ce petit salon accueillait également le mobilier de la bibliothèque, un

⁸⁵ Catherine Arminjon. *Objets civils domestiques*. P. 552.

⁸⁶ Harvey Green, *op. cit.* p. 96.

⁸⁷ Il est intéressant de noter que les chaises et les fauteuils désignés pour la maîtresse de maison ne disposent habituellement pas de bras, ceci dans le but de permettre une position assise confortable à la dame qui porte des vêtements souvent très amples. Il s'agit également d'une caractéristique fonctionnelle directement attribuable à la position assise de la dame, c'est-à-dire le dos droit, éloigné du dossier, les mains jointes sur ses genoux. Les chaises pour messieurs disposent quant à elles d'un dossier plus en hauteur pour permettre un bon appui du dos et le repos de la tête.

canapé de style empire (fig. 30), attribué lui-aussi à Philippe Vallière, ainsi qu'un secrétaire, possiblement accompagné du fauteuil pivotant issu du Fonds. Ces derniers éléments laissent à penser que cette pièce servait également de bureau (*library*). Il s'agit d'une pièce normalement attribuée strictement au maître de la maison, comme nous l'avons vu au chapitre 2, et que l'on retrouve fréquemment dans les demeures dont les propriétaires exercent des professions libérales, comme c'est le cas ici. Witold Rybczinski souligne que le bureau, qui a constitué longtemps le domaine masculin par excellence dans la demeure, se transforme à la fin du siècle dernier en salle familiale⁸⁸. Le petit salon du 100 rue Saint-Jean n'a sans doute pas échappé à cette évolution de l'architecture domestique qui est en étroite relation avec l'assouplissement des règles de l'étiquette à la fin de la période victorienne.

3.2.3 La salle à manger

La salle à manger (fig. 31) correspond, somme toute, à ce que l'on peut retrouver dans d'autres demeures bourgeoises, qu'elles appartiennent à la bourgeoisie anglophone ou francophone, dans le sens où les pièces de mobilier que l'on y retrouve ainsi que les différents objets usuels, comme les pièces d'argenterie, qui sont mis en évidence dans un but décoratif, se retrouvent dans à peu près toutes les salles à manger bourgeoises. Ce sont des éléments qui sont omniprésents dans les descriptions de salles à manger que l'on peut retrouver dans les ouvrages de John R. Porter, Rémillard et Merrett et Hermann Muthesius. On peut cependant la trouver modeste à certains égards, notamment en ce qui a trait aux dimensions de la table à manger qui est plutôt menue. Il s'agit en fait d'une table à panneaux fabriquée entre 1830 et 1850 qui paraît plutôt modeste dans une pièce comme la

⁸⁸ Witold Rybczinski. *Le Confort. Cinq siècles d'habitation*. Montréal, Les Éditions du Roseau, p.130.



Figure 31 La salle à manger de la maison Tourangeau-Fiset au 100, rue Saint-Jean vers 1895
(Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec)

salle à manger, d'autant plus qu'elle se retrouve en présence d'objets en argenterie. La table de la salle à manger, par son style et ses dimensions, ne correspond pas vraiment à ce que l'on retrouve dans la majorité des demeures bourgeoises. L'ensemble des auteurs consultés s'accorde sur le fait que la salle à manger constitue une des pièces les plus importantes de la maison, avec le salon et le hall, et qu'en ce sens, elle se doit de représenter la richesse des propriétaires. Il s'agit d'une pièce conviviale qui s'expose définitivement aux invités, car rappelons-le, le repas pris en bonne compagnie dans la salle à manger constitue une activité appréciée des élites, au même titre que les soirées passées au salon. Or, la salle à manger présentée ici semble permettre difficilement l'accueil de plusieurs convives. La table, dû surtout à sa forme et à ses dimensions, n'est pas en mesure d'accueillir autour d'elle plus de quatre convives. Il n'est donc pas possible ici d'appliquer l'étiquette française ou anglaise relative à la disposition des hôtes et de leurs invités autour de la table. La table du salon-bibliothèque aurait sans doute mieux convenu à la salle à manger et aurait davantage mis en valeur la richesse des objets qui y prennent place.

L'ameublement de la salle à manger est constitué, outre la table, d'un buffet, d'une desserte et d'une armoire vitrée qui n'apparaît cependant pas sur la photographie. En plus des pièces de mobilier, on retrouve certains éléments décoratifs, comme le grand miroir disposé juste au-dessus du buffet ainsi que quelques portraits de famille accrochés aux murs qui confèrent à la pièce un caractère intime et chaleureux. Le miroir constitue un élément caractéristique de la période victorienne. On le retrouve fréquemment dans presque toutes les pièces de la demeure et les maisons Marsh et Amyot, dont nous avons décrit l'architecture domestique au deuxième chapitre, n'y font pas exception. Il renvoie indubitablement au plaisir de paraître et à la présentation de soi, notions qui vont de pair avec la mentalité victorienne. Comme le signale John R. Porter, « le miroir

appelle la contemplation, le regard jeté sur soi. C'est au sein de l'espace privé que l'individu se prépare à affronter le regard d'autrui; là se façonne la présentation de soi, en fonction des images sociales du corps ».⁸⁹

En somme, la salle à manger du 100 rue Saint-Jean semble être basée sur le modèle anglais, comme c'est le cas dans beaucoup de demeures bourgeoises de l'époque au Québec, caractérisé par un ameublement comprenant une table à manger, généralement munie de rallonges, un ensemble de chaises, un buffet et quelques tables d'appoint servant à déposer les plats. Toutefois, on retrouve également au Québec des salles à manger basées sur le modèle américain. On y retrouve souvent un sofa, une bibliothèque et des fauteuils, du fait que la pièce est utilisée également comme salle de séjour⁹⁰. Il s'agit en fait d'une seule et même pièce caractérisée par une double fonction.

Les différents objets usuels et décoratifs disposés sur la table, la desserte et le buffet consistent surtout en des pièces d'argenterie. On y voit, notamment, un magnifique service à thé en argent comprenant entre autres une bouilloire sur brûleur d'origine anglaise fabriquée vers 1850 par Hawksworth Eyre & Co. Sheffield (fig. 32) et une théière. Le tout pouvait être disposé sur un plateau de service en argent fabriqué au Canada par G. Seifert & Sons entre 1818-1819. Sur la table, on aperçoit une corbeille à fruits en argent également fabriquée au Canada vers 1860 au monogramme DL SJ du fabricant Daniel Lord de Saint-John au Nouveau-Brunswick et, disposés sur le buffet, divers objets dont un pichet à eau (fig. 33) et un porte-carafe à liqueurs (fig. 34) tous deux en argent. Le Fonds-Jourdain-Fiset comprend aussi d'autres pièces d'argenterie anglaises et canadiennes dont beaucoup portent la signature de leur fabricant. Ainsi, on retrouve un légumier

⁸⁹ John R. Porter, op. cit. p. 261.

⁹⁰ John R. Porter, op. cit., p. 238.



Figure 32 : Bouilloire sur brûleur d'origine anglaise fabriquée vers 1850 par Hawksworth Eyre & Co. Sheffield (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

Figure 33 : Pichet à eau en argent (Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec)

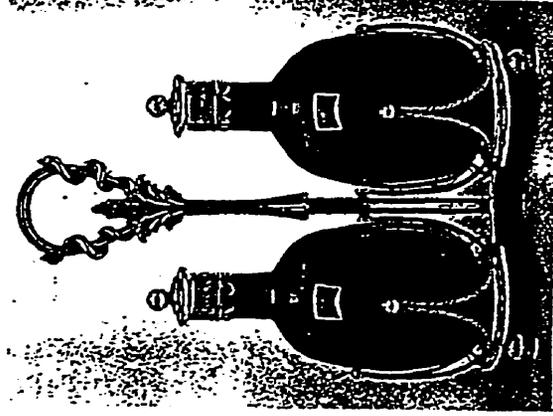
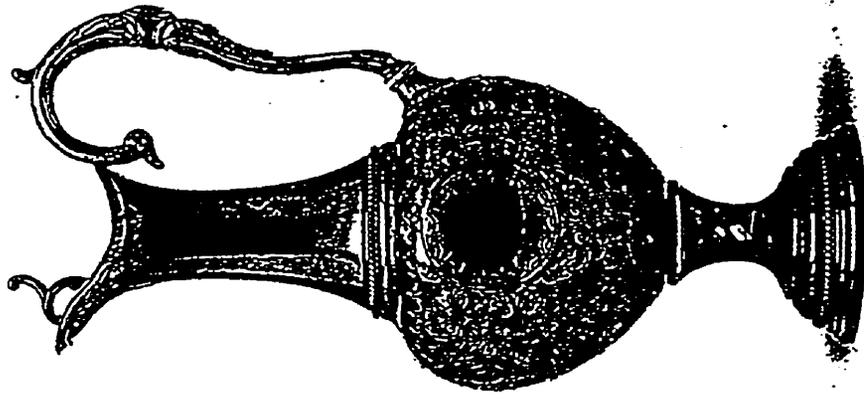


Figure 34 : Porte-carafe à liqueurs en argent (Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec)

fabriqué en Angleterre au XIX^e siècle par E.P.N.S. D&H, plusieurs pièces portant la marque canadienne Triple Crown S.P. Co, dont une soupière, un ensemble de tasse et soucoupe fabriqué entre 1875 et 1889 et quelques autres accessoires de service comme une louche, une grande cuiller, un sceau à glace ainsi qu'un service à thé et à café. Le Fonds inclut, en outre, un magnifique présentoir à œufs avec ses quatre coquetiers et quatre cuillers en argent dont la fabrication est attribuée à Ellis Company P. W. (1852-1928), une compagnie torontoise.

3.2.4 La chambre à coucher

La photographie de la chambre à coucher (fig. 35) montre ce qui devait être la chambre des maîtres. On y voit un lit « carriole » à deux places de style empire et néo-rococo (1840-1850) (fig. 36). La particularité de ce meuble réside dans son ornementation, puisqu'on y décèle une adaptation canadienne. En effet, le chevet de pied est orné d'un castor, symbole canadien (fig. 37). Outre le lit, le Fonds inclut une commode à miroir (fig. 38) faisant partie du même ensemble ainsi qu'un lave-main de style néo-renaissance fabriqué vers 1875 et sa table de chevet, tous deux en noyer noir et marbre blanc. Cet ensemble de chambre à coucher, avec ses trois meubles principaux, sont caractéristiques de la période victorienne et son aménagement correspond à ce que l'on retrouve en Angleterre ainsi qu'au Québec, à savoir le lit placé la tête contre le mur, laissant un espace de chaque côté. C'est également ce que l'on retrouvait dans les demeures Marsh et Amyot. Rappelons qu'en France, le lit est placé contre le mur⁹¹, sans doute parce que la chambre à coucher française ne représente pas uniquement une pièce où l'on dort, mais également un endroit où l'on peut recevoir et vaquer à différentes occupations et où, donc, l'ameublement requiert davantage d'espace et contraint à placer le lit contre un mur.

⁹¹ John R. Porter. *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, p. 261.



Figure 35 : La chambre à coucher de la famille Tourangeau-Fiset (*Musée de la civilisation, Québec*)

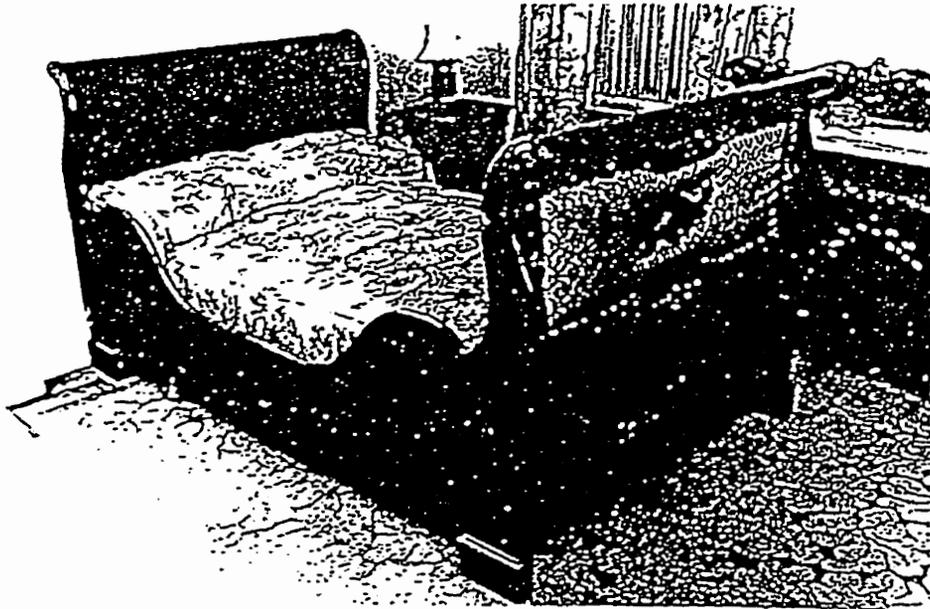


Figure 36 : Lit « carriole » à deux place de style empire et néo-rococo fabriqué entre 1840 et 1850 (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

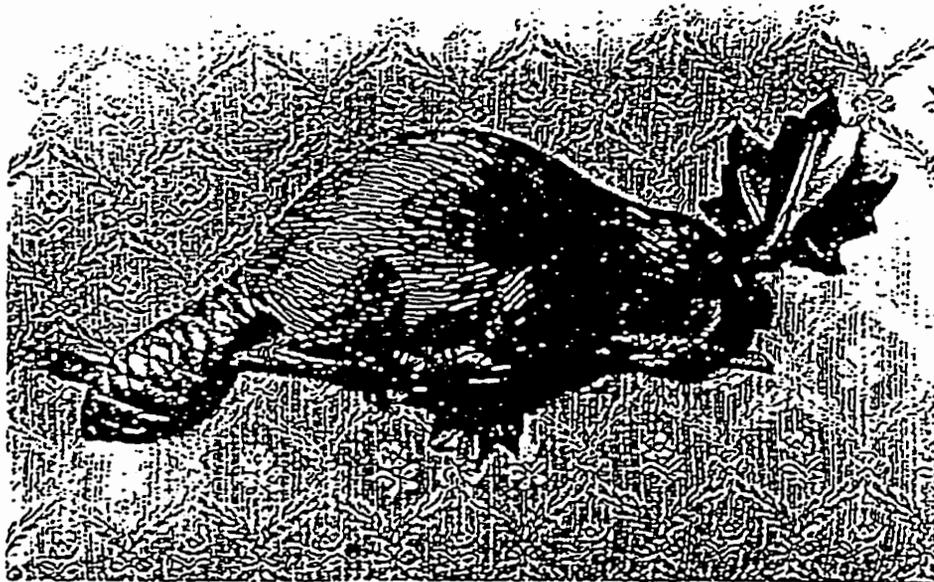


Figure 37 : Chevet de pied de lit orné d'un castor (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

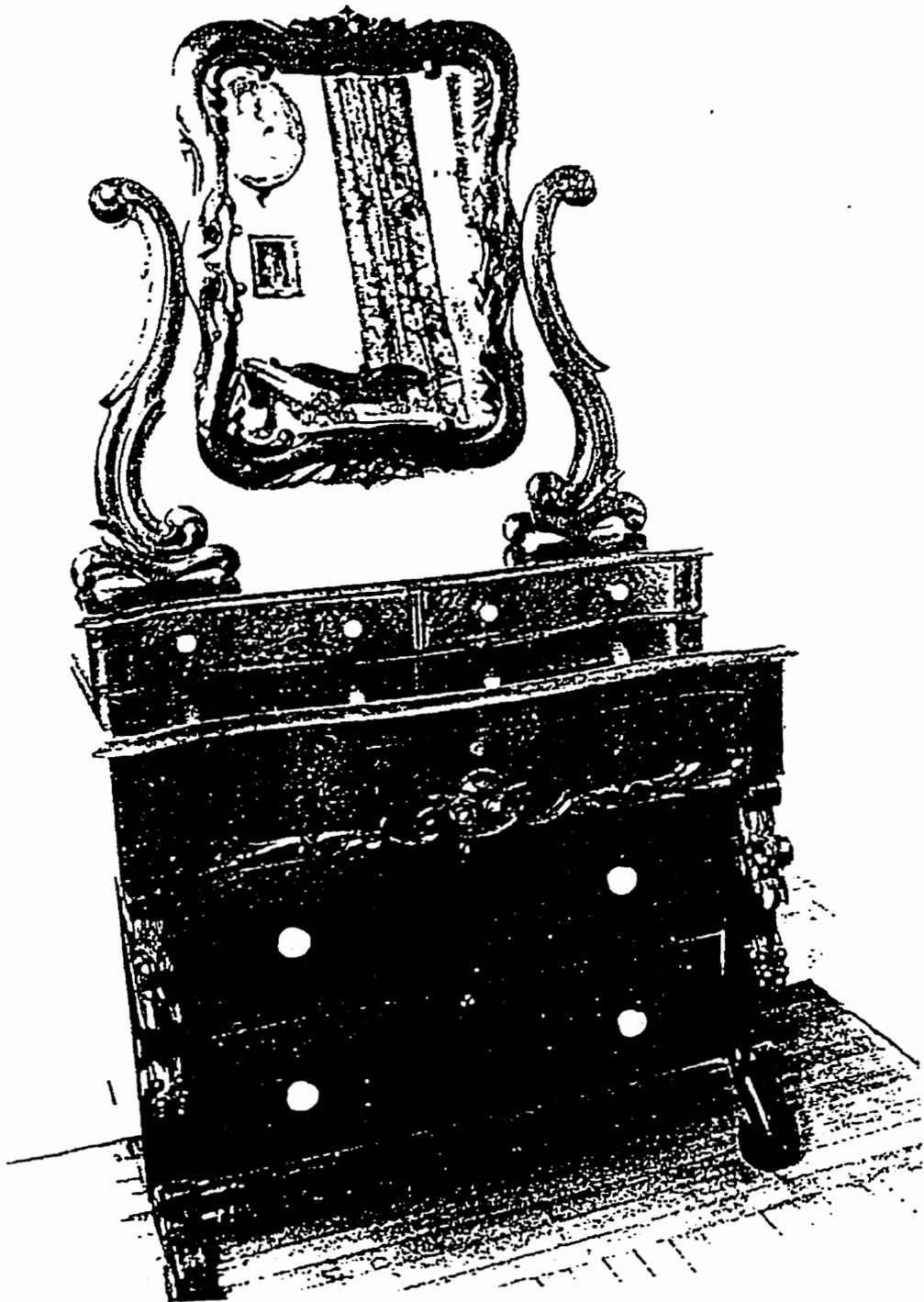


Figure 38 : Commode à miroir (*Fonds-Jourdain-Fiset, Musée de la civilisation, Québec*)

CONCLUSION

Nous avons, dans cette présente étude, dressé un portrait de deux univers domestiques bourgeois, l'un associé à la bourgeoisie anglophone, la maison Marsh, l'autre à la bourgeoisie francophone, la maison Amyot. Il s'agissait de deux études de cas, lesquelles visaient à établir, ou plutôt à faire ressortir des similitudes et des dissemblances au sein du mode de vie, et ce, à partir de leurs univers domestiques respectifs. Ces caractéristiques inhérentes aux univers domestiques Marsh et Amyot devaient être mises en relief et comparées, au chapitre troisième, à l'univers domestique de la famille Tourangeau-Fiset reconstitué à partir du Fonds-Jourdain-Fiset. Notre objectif ultime était de vérifier si le mode de vie de la famille Tourangeau-Fiset, correspondait à un modèle différent de celui retrouvé chez la bourgeoisie anglophone. Or, d'après les résultats de notre analyse, il appert que l'on ne peut établir de modèle de mode de vie définitif quant aux univers domestiques de la période victorienne, en particulier en ce qui concerne la période spécifique qui se rapporte à notre étude, la période victorienne tardive (1880-1901), caractérisée entre autres par le mélange des styles et l'assouplissement des règles de l'étiquette qui ont des répercussions sur l'ensemble de l'architecture domestique. Nos résultats nous amènent à conclure que les architectures domestiques anglophones et francophones de la fin de la période victorienne ne semblent pas élaborées selon des modèles qui leur sont propres, mais plutôt selon les règles imposées et régies par les principes et les valeurs véhiculées par l'époque elle-même. À la lumière des éléments apportés par notre analyse, il apparaît que le mobilier ainsi que l'aménagement des intérieurs sont directement reliés à des fonctions et à des besoins bien spécifiques qui sont communs à l'ensemble des populations bourgeoises. Ainsi, par exemple, le fait que l'on retrouve généralement deux salons au sein des demeures bourgeoises renvoie à une fonction spécifique en étroite relation avec divers principes, qu'ils soient d'ordre moral ou social, dictés

par le mode de pensée de l'époque. Précisément, ce besoin de posséder deux salons à l'intérieur d'une même demeure renvoie indubitablement à la polarisation des sexes ainsi qu'à la différenciation et la spécialisation des activités pour les hommes et pour les femmes, caractéristiques importantes de la bourgeoisie victorienne. Il en est de même pour beaucoup d'éléments composant le mobilier, comme ceux se rapportant au rituel du thé, par exemple, qui, selon toute vraisemblance, se retrouve dans la grande majorité des salons bourgeois, qu'ils soient anglophones ou francophones.

Le mode de vie victorien présente cependant une certaine adaptabilité selon les valeurs qui prévalent au sein d'une culture régionale ou nationale. C'est ce qui différencie, à des niveaux variables, la bourgeoisie canadienne-française de la bourgeoisie canadienne-anglaise, par exemple, ou la bourgeoisie française de la bourgeoisie américaine. Ces différences peuvent être perceptibles, entre autres, en ce qui concerne le mobilier qui peut prendre une teinte identitaire plus ou moins marquée. C'est le cas, comme nous l'avons vu au chapitre troisième, du lit de la famille Tourangeau qui porte un castor sur son chevet de pied.

Selon John R. Porter, la bourgeoisie québécoise, contrairement à l'ensemble de la bourgeoisie occidentale, est caractérisée par la dualité omniprésente entre le monde anglophone et francophone. Elle s'inspire à certains égards de la bourgeoisie britannique, à d'autres de la bourgeoisie américaine, parfois également de la bourgeoisie française. Comme l'auteur le souligne, « cette dualité propre au modèle québécois aura notamment des incidences sur la manière de vivre elle-même, sur les moyens d'accéder à un certain niveau de vie et sur les moments propices pour y parvenir ».⁹²

⁹² John R. Porter. *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, P. 87.

Notre étude a contribué à faire ressortir certaines de ces particularités de la bourgeoisie québécoise. La bourgeoisie québécoise anglophone est composée majoritairement de membres issus de milieux financiers et marchands. Son mode de vie ainsi que son architecture domestique s'inspirent davantage de la bourgeoisie britannique et américaine. Elle est généralement fidèle au mode de vie britannique qui prévaut à la période victorienne. La bourgeoisie québécoise francophone, pour sa part, est composée principalement de membres issus de professions libérales. Son niveau économique est, de façon générale, inférieur à la bourgeoisie anglophone. Son mode de vie ainsi que son univers domestique est composé d'un amalgame de plusieurs éléments empruntés à la bourgeoisie britannique, américaine et française.

L'univers domestique de la famille Tourangeau-Fiset, reconstitué à partir du Fonds, reflète de façon significative ces caractéristiques inhérentes à la bourgeoisie québécoise francophone. D'une part, notre analyse a fait ressortir le fait que l'aménagement des différentes pièces de la demeure, particulièrement en ce qui concerne la salle à manger, le salon ainsi que chambre à coucher, se rapprochait davantage du modèle anglophone. D'autre part, certains éléments, notamment la collection de livres, évoquait de façon substantielle certaines des caractéristiques de la culture bourgeoise canadienne-française. Notons également que la majorité du mobilier est de fabrication québécoise. Cependant, dans le cas du Fonds-Jourdain-Fiset, la dualité anglophone-francophone reste difficilement perceptible. Elle semblait plus apparente dans le cas de la maison Amyot, où le style anglais se mélangeait avec des éléments culturels canadiens-français, comme les crucifix présents dans chacun des appartements.

La présente étude a tenté de dresser un portrait sommaire de la bourgeoisie au Québec, dans une perspective historico-ethnologique. Nous nous sommes surtout intéressé à sa culture matérielle ainsi qu'à ses univers domestiques. Cependant, la bourgeoisie reste un sujet éminemment complexe qui peut être étudié sous différentes facettes, qu'elles soient d'ordre économique, sociologique, anthropologique ou purement historique. Par exemple, nous avons eu l'occasion d'aborder, à l'intérieur de notre recherche, certaines caractéristiques de la bourgeoisie, ayant trait à l'étiquette, au savoir-vivre et à la politesse, que l'on pourrait classer comme des éléments se rapportant spécifiquement à la communication verbale et gestuelle. Cela constitue un domaine de recherche extrêmement riche et fort intéressant qui peut être abordé à travers l'éducation des membres de la bourgeoisie et la socialisation des individus. Il y aurait intérêt, nous croyons, d'exploiter ces quelques pistes.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Dossier documentaire sur le Fonds-Jourdain-Fiset (CA93-225) présenté à la Commission canadienne d'examen des exportations de biens culturels. Musée de la civilisation, décembre 1995.

TOUPIN, Guy. Présentation du Fonds-Jourdain-Fiset. Musée de la civilisation, 1994.

TRÉPANIÉ, Paul. *La maison Marsh : une maison unique inspirée à la fois des livres de modèles américains et du néo-roman de Richardson*. Travail remis à M. Luc Noppen dans le cadre du cours d'histoire de l'art « Art du passé I : l'habitat urbain à Québec au XIX^e siècle », Université Laval, Département d'histoire, décembre 1983.

Études

ADAMS, Annmarie. *Architecture in the Family Way. Doctors, Houses and Women 1870-1900*. Montréal, McGill-Queen's University Press. 1996, 227 pages.

AGIUS, Pauline. *British Furniture, 1880-1915*. Londres, Antique Collector's Club, 1978, 195 pages.

ARMINJON, Catherine. *Objets civils domestiques : vocabulaire typologique*. Paris, Ministère de la culture, 1900, 1172 pages.

ARONSON, Joseph. *The Book of Furniture and Decoration : Period and Modern*. New-York, Crown Publishers, 1941, 356 pages.

BERVIN, Georges. "La vie bourgeoise au siècle dernier". Cap-aux-diamants, vol.1, n° 4 (1985).

BOITARD, M. *Manuel physiologie de la bonne compagnie, du bon ton et de la politesse*. Paris, Sard, 483 pages.

BOLDUC, Evelyn. *Manuel de l'étiquette courante parmi la bonne société canadienne-française*. Québec, La Librairie de l'Action Catholique, 1941, 209 pages.

BRISSON, Réal. *L'organisation sociale à Place-Royale (1820-1860)*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, Gouvernement du Québec, 1990, 272 pages.

CALDER, Jenni. *The Victorian*, Londres, B. T. Badsford, 1977, 238 pages.

CATHART, Ruth. *Jacques & Hay : 19th Century Toronto Furniture Makers*. Erine (Ontario), Boston Mills press, 1986, 96 pages.

CHARPENTIER, Louise, René DUROCHER, Christian LAVILLE et Paul-André LINTEAU. *Nouvelle histoire du Québec et du Canada*. Montréal, Les Éditions Boréal Express, 1985, 448 pages.

CLÉMENT, Jules. *Traité de la politesse et du savoir-vivre*. Paris, Éditions Bernardin-Béchet, 1878, 208 pages.

CORDONNIER, Émile. *Encyclopédie pratique de la politesse et du savoir-vivre*. Paris, Librairie A. Quillet, 1930, 421 pages.

CYR, Lise. *Un quartier résidentiel de compagnie papetière : la rue Beckler à La Tuque*. Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1991, 128 pages.

D'ALQ, Louise. *Le nouveau savoir-vivre universel* vol. 1. Paris, Bureaux des causeries familiales, 1886, 317 pages.

DUFAUX DE LA JONCHÈRE, Ermance. *Le savoir-vivre dans la vie ordinaire et dans les cérémonies civiles et religieuses*. Paris, Librairie Garnier Frères, 1883, 386 pages.

Évêché de Montréal. *La vraie politesse et le bon ton*. Montréal, Eusebe Senecal, 1873, 143 pages.

Furniture and Decoration, The Scientific Canadian, octobre 1879.

GREEN, Harvey. *The Light of the Home*. New-York, Pantheon Books, 1983, 205 pages.

HAMELIN, Jean. *Économie et société en Nouvelle-France*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1968, 137 pages.

LASDUN, Susan. *Victorians at Home*. New-York, Vicking Press, 1981. 160 pages.

LÉONIDOFF, Georges-Pierre et Jean-Pierre LABIAU. *Un mobilier sous influence*. Continuité, numéro 38, hiver 1988, pp. 26-29.

LINTEAU, Paul-André. *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*. Montréal, Boréal, 1986, 739 pages.

MENSION-RIGAU, Éric. *Distinction chez les élites*. La politesse : vertu des apparences. Paris, Éditions Autrement, 1991, 215 pages.

Montcalm, Saint-Sacrement : nature et architecture : complices dans la ville. Québec, Ville de Québec, 1988, 75 pages.

MUTHESIUS, Hermann. *The English House*. New-York, Rizzoli International Publications Inc., 1979, 246 pages.

PORTER, John R. *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, 527 pages.

PRIOUL, Didier et Georges-Pierre LÉONIDOFF. *Décors victoriens*. Continuité, numéro 38, hiver 1988, pp. 22-25.

RÉMILLARD, François et Brian MERRETT. *Demeures bourgeoises de Montréal. Le Mille carré doré 1850-1930*. Montréal, Les Éditions du Méridien, 1986, 242 pages.

RYBCZYNSKI, Witold. *Le confort. Cinq siècles d'habitation*. Montréal, Éditions du Roseau, 1989, 283 pages.

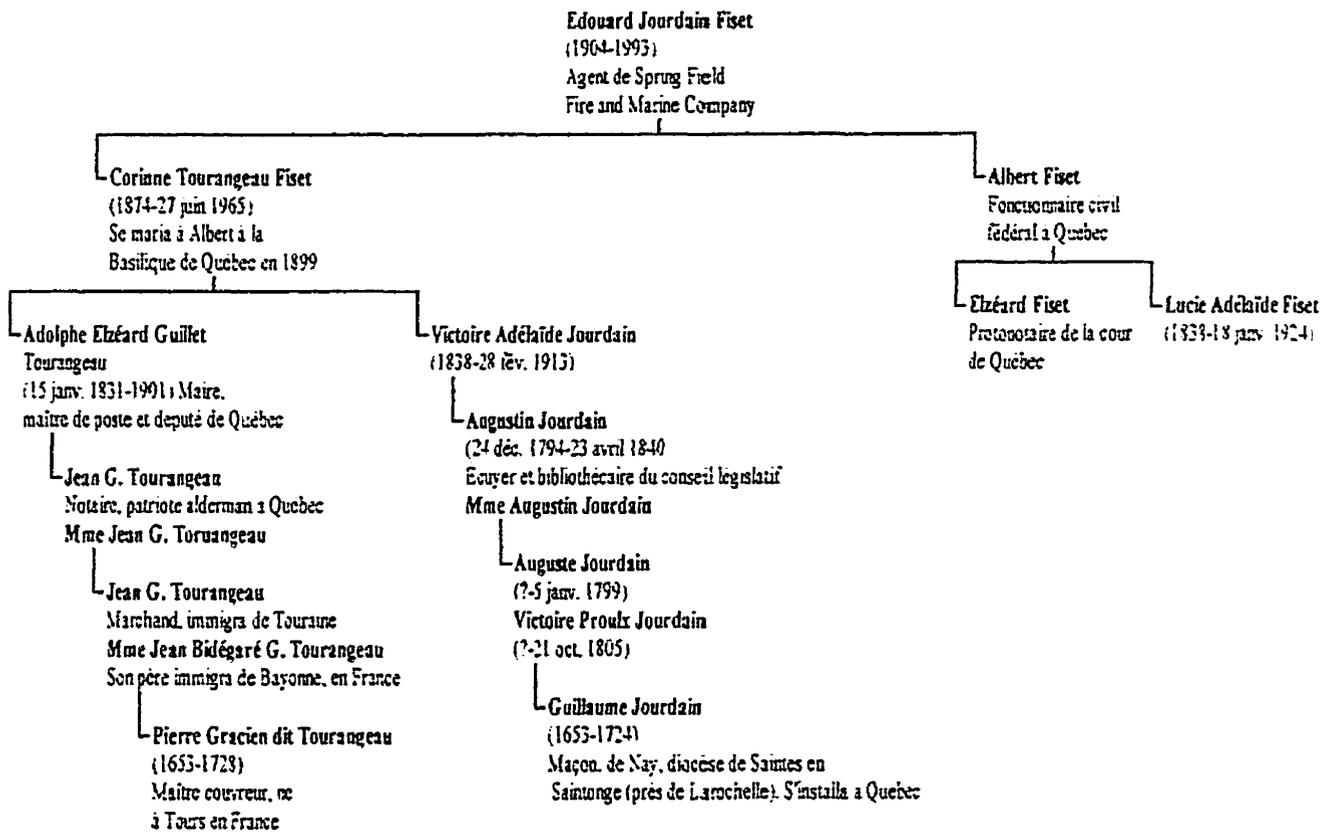
Saint-Jean-Baptiste : entre faubourg et centre-ville. Québec, Ville de Québec, 1988, 72 pages.

STAFFE, baronne. *Usages du monde. Règles de savoir-vivre dans la Société moderne*. Paris, Victor-Havard, 1893, 372 pages.

VEILLEUX, Christine. *Les gens de justice à Québec 1760-1867* Tome II. Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1990, 474 pages.

ANNEXE A

Généalogie de la famille Tourangeau-Fiset



ANNEXE B

Glossaire

Selon les définitions de
François Rémillard et Brian Merrett
présentées dans leur ouvrage
Demeures bourgeoises de Montréal :
Le Mille carré doré 1850-1930

Bibliothèque (library) : cette pièce est l'apanage presque exclusif des hommes. La bibliothèque n'est pas que l'endroit où l'on range les livres, elle est aussi le bureau où le bourgeois organise des rencontres d'affaires privées.

Boudoir : petit salon des dames, habituellement situé au premier étage de la demeure, attenant à la chambre de madame.

Fumoir (smoking room) : principalement réservé à l'usage des fumeurs, c'est aussi un petit salon aux meubles très confortables (banquettes, coussins, canapés, bergères), à l'atmosphère douillette, où le propriétaire réunit ses plus grands amis pour des conversations à caractère personnel.

Galerie d'art (art room) : pièce sur les murs de laquelle le propriétaire dispose sa collection de tableaux. Cette salle ne dispose pas de fenêtres. La lumière provient d'un large lanterneau (puits de lumière) installé au plafond.

Grand salon (drawing room) : pièce disposée au rez-de-chaussée dans laquelle on donne des réceptions mondaines et où ont lieu les grosses réunions familiales.

Hall (ou *living hall*) : salle du rez-de-chaussée, disposée à l'entrée de la maison, derrière le vestibule, où l'on place habituellement le grand escalier menant aux étages.

Salle à manger (*dining room*) : pièce où l'on prend les repas du midi et du soir. Elle occupe une place plus ou moins importante, selon les goûts du propriétaire pour la bonne chère.

Salle de bal (*ballroom*) : seules les maisons des gens les plus influents et les plus riches, susceptibles de recevoir chez eux des souverains et des célébrités du monde entier, possèdent une salle de bal. C'est une pièce immense, parfois haute de deux étages, abondamment décorée, où l'on danse, où l'on donne des concerts privés et où l'on présente des pièces de théâtre. La salle de bal peut également être appelée « salle de concert » (*concert room*).

Salle du petit déjeuner (*breakfast room*) : plus populaire chez les Anglo-Saxons que chez les bourgeois de culture française, c'est une pièce de petites dimensions où l'on prend le repas du matin.

Salon de musique (*music room*) : on y rassemble les instruments de musique de la maison (piano, harpe, violon, etc.). Pièce à usage multiple le salon de musique peut servir à des membres de la famille qui étudient la musique comme salle de pratique, elle peut être substituée à la salle de bal pour la danse et les concerts, enfin, elle peut être utilisée comme vivoir.

Vivoir (*family room*) : salle de détente dont on fait un usage quotidien, où il est permis de laisser les enfants s'amuser librement. Le vivoir possède peu de bibelots et autres objets fragiles. On s'y réunit en famille lorsqu'il n'y a pas d'invités, pour lire, jouer aux cartes, relaxer, prendre un verre.